



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

49^e ANNÉE

N^o 7.

1^{er} JUILLET 1905.

DE L'IDÉE DE JUSTICE

ET DE SON DÉVELOPPEMENT DANS L'HISTOIRE

(suite).

LE DROIT

Osons-nous bien écrire ce mot, après les pages qui précèdent ?

Où donc s'était réfugiée la Justice, cette blanche déité dont nous avons cherché à suivre les lueurs intermittentes dans notre tragique voyage à travers les ténèbres de l'histoire ? Qu'est-elle devenue, au milieu de tant de cris, de tant de larmes, de tant de sang répandu ?

Est-elle demeurée, dès l'aube des civilisations, endormie sous les cèdres

des forêts de l'Inde védique où l'ont glorifiée les Krishna, les Manou, les Bouddha, ou bien encore sous les pâles oliviers de la Judée, où la prêcha le jeune Rabbi galiléen ? S'est-elle un instant réveillée dans l'une de ces héroïques communes du XII^e siècle qui essayèrent de soulever la pierre d'oppression qui les écrasait comme le couvercle d'un sépulchre ?...

Non, ce n'est pas au XII^e siècle, c'est six cents ans plus tard, après avoir été souffletée, torturée, crucifiée de mille façons, qu'elle s'est redressée soudain, fière et vengeresse, se sentant immortelle.

Ce fut dans la nuit du 4 août 1789, l'une des dates les plus mémorables qu'ait enregistrées l'histoire. Depuis quelque temps se faisaient entendre de sinistres craquements dans le vieil édifice vermoulu où s'étaient abrités tant de rois — tous de droit divin, cela va sans dire, puisque c'est au nom du Dieu de Justice qu'ont été perpétrés tous les crimes et commises toutes les injustices.

Depuis plus d'une année, il n'y avait plus, dans notre malheureuse patrie, une seule autorité capable de mettre une digue aux passions surexcitées. Le pouvoir royal était neutralisé par celui des Parlements. L'armée murmurante et mutinée inclinait visiblement vers le mouvement révolutionnaire et l'Assemblée nationale, elle-même, divisée, houleuse, exaspérée par les menaces imprudentes d'une royauté non moins débile qu'arrogante et sans cesse interrompue dans le pénible enfantement de son œuvre législative, ne pouvait ni soulager les misères toujours croissantes, ni étouffer les grondements d'un peuple à bout de patience et réclamant impérieusement des réformes indispensables.

Les provinces n'étaient pas moins agitées que Paris. Les habitants des villes assiégeaient les châteaux des seigneurs qu'ils emportaient souvent d'assaut, en poussant, en guise de cri de guerre, la formule vengeresse : « A bas les privilèges ! » Les paysans armés de leurs faux et de leurs fourches, refusaient de payer leurs redevances, incendiaient et pillaient les campagnes. La France entière prise d'une fièvre convulsive secouait furieusement ses chaînes, comme un captif que la folie du désespoir pousse aux extrémités suprêmes. La coupe d'iniquités remplie jusqu'aux bords par une féodalité dont les rois n'avaient su ni pu faire oublier les révoltants excès, allait déborder de toutes parts... et la Justice si longtemps outragée réclamait enfin ses droits méconnus.

Et c'est alors que l'Assemblée nationale, sous l'impression du grand souffle qui passait et faisait courber les têtes les plus hautes, ouvrit les yeux et finit par comprendre. Elle sentit qu'il fallait, sans retard, toucher au vif le cœur de la nation par la manifestation d'une sympathie réelle chez les uns, simulée par les autres, mais dont tous comprenaient l'impérieuse, l'indéniable nécessité... Et ce fut là l'œuvre de l'immortelle séance du 4 août.

Les esprits étaient préparés, du reste. Hantés par le souvenir lancinant des événements qui venaient de se succéder avec une rapidité foudroyante : le Serment du Jeu de Paume du 20 juin, la prise de la Bastille du 14 juillet, tous les membres de l'Assemblée nationale les uns envahis par une vague terreur, les autres surexcités par l'attente de choses inconnues, devaient sentir en eux le frisson que donne à l'homme l'approche d'événements préparés par cette espèce de Fatalité mystérieuse qui règle ses destinées.

— Nous savons, nous autres spiritualistes, quel est le vrai nom de cette prétendue « Fatalité ».

Il était 8 heures du soir. Un député conservateur venait de lire un projet d'arrêté, où l'on déclarait que les lois anciennes seraient maintenues jusqu'à nouvel ordre et que les impôts seraient perçus dans les conditions habituelles jusqu'à la fixation de contributions « moins onéreuses » que par le passé.

— Et moi, je propose, s'écria le vicomte de Noailles qui venait de se lever subitement, je propose qu'un vote immédiat établisse que l'impôt sera désormais payé par tous les habitants du royaume, suivant la part proportionnelle que fixera le chiffre de leurs revenus personnels; qu'en outre, toutes les charges publiques seront à l'avenir supportées par tous, que tous les droits féodaux seront rachetables, enfin, que les corvées seigneuriales et autres servitudes personnelles seront détruites sans retour.

Ce fut avec un long tressaillement et dans une stupeur profonde que l'Assemblée entière écouta l'étrange proposition du noble préopinant et plus d'un député de la droite d'alors dut lever la tête avec épouvante, en se demandant si le ciel et la terre n'allaient pas s'effondrer à la fois.

Nulle objection ne fut faite cependant et la stupeur s'accrut encore bien davantage, lorsque l'on entendit le duc d'Aiguillon, le plus riche seigneur du royaume, déclarer hautement qu'il s'associait à la motion du vicomte de Noailles... Et voilà que du fond de la salle, s'éleva tout à coup une voix, c'était celle d'un député de la Basse-Bretagne qui, en costume de cultivateur, s'écriait : « Hâtez-vous de donner ces promesses, un cri général se fait entendre, vous n'avez pas un moment à perdre, chaque jour de délai occasionne de nouveaux embrasements, la chute des empires est annoncée avec moins de fracas ; or, voulez-vous ne donner des lois qu'à la France dévastée ! »

Ce dernier cri électrisa subitement l'Assemblée. Ce fut un enthousiasme indescriptible. Les motions se succèdent empressées, fiévreuses et comme haletantes. Les représentants eux-mêmes de la noblesse et du clergé magiquement métamorphosés, ce semble, se disputent l'honneur de témoigner, par leur abnégation, des vœux fervents qu'ils forment pour le retour du bonheur public... Étrange et merveilleuse émulation de générosité. L'un

demande la suppression des garennes, un autre celle des colombiers. Le duc de la Rochefoucauld demande l'affranchissement des serfs dans tout le royaume. Un curé offre au nom de ses confrères le denier de la veuve et demande qu'il leur fût permis de sacrifier leurs casuels. Des ecclésiastiques pourvus de plusieurs bénéfices déclarent qu'ils n'en veulent plus qu'un seul. La joie, l'admiration, l'enthousiasme ne connurent plus de bornes, lorsqu'on vit les députés des pays d'État déposer devant l'Assemblée leurs privilèges, leurs franchises, leurs chartes et leurs capitulations. Le tour des villes vint ensuite. On voyait leurs représentants déposer à l'envi les privilèges de leurs cités, de leurs charges, de leurs terres et déclarer qu'il n'y avait plus en France qu'une seule nation régie par une seule loi. Une sorte de fièvre surexcitait les représentants et les spectateurs. Tous étaient enivrés de bonheur et d'espoir... Quand la séance fut suspendue, il était deux heures du matin.

Les articles votés par l'Assemblée, en d'autres termes, le prodigieux bilan de cette nuit, unique dans l'histoire, peut être résumé comme suit :

Abolition de la qualité de serf et de la main-morte, sous quelque dénomination qu'elle existe.

Abolition des juridictions seigneuriales, suppression du droit exclusif de la chasse, des colombiers, des garennes, suppression des dîmes, abolition des privilèges, égalité proportionnelle des impôts, admission de tous les citoyens sans distinction de naissance, à tous les emplois ecclésiastiques, civils et militaires, établissement d'une justice gratuite et suppression de la vénalité des offices ; destruction des pensions obtenues sans titres ; réformation des jurandes...

Ce n'est pas tout. Aux brigandages, aux attaques contre les personnes et les propriétés, l'Assemblée opposa l'établissement des milices ou gardes nationales. Trois millions d'hommes furent bientôt sous les armes. En même temps et bien que le sol tremblât d'un bout de la France à l'autre, l'Assemblée entreprit sans hésitation les grands travaux que nécessitait l'établissement d'une constitution nouvelle et dans ce but donna pour préliminaire à son œuvre législative la « Déclaration des droits de l'homme et du citoyen » destinée à rappeler leurs *droits* à tous les membres du corps social.

On la connaît cette altière et hardie Revendication de tous les droits méconnus dont les principes furent inscrits en tête de la constitution républicaine. Reproduisons, ici, quelques-uns de ces principes constitutifs, formules typiques et fondamentales qui servent de base à l'édifice grandiose élevé sous les auspices de cette Justice dont les lueurs, après de si longues éclipses, venaient de reparaitre enfin au ciel de notre sombre terre.

« Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits.

Le but de toute association politique est la consécration des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté et la résistance à l'oppression.

Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la nation.

La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui.

La loi étant l'expression de la volonté générale, tous les citoyens ont le droit de concourir personnellement ou par leurs représentants à sa formation, tous les citoyens étant égaux à ses yeux sont également admissibles à toutes les dignités, places et emplois publics.

Nul homme ne peut être accusé, arrêté, ni détenu que dans les cas déterminés par la loi et selon les formes qu'elle a prescrites.

Tout homme est présumé innocent, jusqu'à ce qu'il ait été déclaré coupable.

Nul ne peut être inquiété pour ses opinions quelles qu'elles soient.

Tout citoyen peut parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de cette liberté.

La propriété étant un droit inviolable et sacré, nul ne peut en être privé, si ce n'est lorsque la nécessité publique légalement constatée l'exige incontestablement et sous la condition d'une juste et préalable indemnité »...

Voilà quels furent les conséquences et résultats de cette immortelle séance du 4 août, où disparut, balayé par le geste souverain d'un peuple qui se réveille, l'ignominieux et inexpiable régime féodal.

Que venait-il de se passer dans la tête et dans le cœur de tous ces hommes électrisés ? Enthousiasme ou terreur, frissons de l'inconnu, vision prophétique, illumination soudaine, ou bien, suivant les sceptiques, simple manifestation du phénomène bien connu appelé le « magnétisme des foules » ?...

Ce qu'il venait de se passer, nous le savons, nous, car nous ne doutons pas que l'œil d'un clairvoyant eût pu voir, en ces heures mystérieuses et solennelles, passer sous les voûtes de la grande salle et dans le nimbe d'une lueur astrale... passer la grande figure symbolique du Justicier suprême dont le nom est Karma — le Karma collectif des peuples pour lesquels vient de sonner l'heure de l'émancipation.

Toujours est-il que le passé venait d'être flétri, condamné sans appel et que de choses sont comprises dans ces quelques mots ? N'était-ce pas le changement de l'axe de tout un monde, l'abrogation de tous les codes, monuments scandaleux de l'éternelle injustice humaine — bien plus et bien mieux encore, l'écroulement de tous les dogmes :

Dogmes politiques qui, sous l'invocation du fameux « droit divin » incarnaient en un seul homme les droits, les libertés, les volontés, la conscience d'une nation tout entière et résumaient dans l'histoire de royautés corrom-

pues et arrogantes tous les éléments constitutifs des prétendues annales de l'humanité.

Dogmes religieux qui, s'associant aux dogmes politiques pour l'asservissement des peuples, avec la coopération constante et assurée du bras séculier, n'avaient trouvé rien de mieux pour « convertir les âmes » que les tortures de l'inquisition et les terrifiantes perspectives d'un enfer éternel.

Dogmes judiciaires, enfin, qui, bien loin de s'occuper de l'amélioration des coupables, ne voyaient dans la répression qu'un moyen d'horrible vengeance, pour l'aggravation progressive de laquelle chacun des juges forcenés se transformait en bourreau. Qui ne rougirait en songeant qu'à la fin du *xvii^e* siècle, lui-même, les magistrats les plus distingués — contemporains de l'intègre Daguesseau — appelés à améliorer les anciennes ordonnances en matière criminelle, ont eu le cœur de discuter froidement les plus odieux détails et en ont conservé l'application dans des codes qui reçurent l'approbation de Louis XIV... alors que presque tous les supplices des temps barbares y étaient maintenus : la corde, la roue, l'estrapade, l'écartèlement, le bûcher, les tenailles rougies, le plomb fondu, le soufre... Supplices effroyables qui, tous, avaient pour « entrée en matière » les chevalets de la torture désignés sous la qualification euphémique de « question préalable » !

Eh bien, c'est tout cela qui — en principe, tout au moins — s'écroulait en hideux débris, alors que le vicomte de Noailles demandait à l'Assemblée d'« abolir le passé »... passé permanent, inviolable, intangible qui, pendant les mille ans du moyen âge, s'incarnant dans l'Église, avait étouffé, écrasé l'humanité toujours déçue, alors que dans les soupirs, dans les larmes, dans le sang, elle comptait les jours, les années, les siècles... et avait dû attendre jusqu'à la nuit du 4 août !

Il nous paraît inutile de chercher à réfuter les récriminations de ceux qui feignent de confondre 89 et 93.

Les gens de parti pris peuvent, seuls, établir une comparaison impossible entre l'heure des revendications légitimes et l'heure des exaspérations farouches.

L'on ne peut pas plus raisonner avec les énergumènes que l'on ne peut discuter avec les fanatiques. Il n'y a d'autre part rien de commun entre les grands initiateurs en fait de réformes sociales et les conservateurs forcés d'un régime dont les forfaits ont scandalisé le monde.

En ces temps troublés, où la houle des passions humaines affolait les plus fermes esprits, il faut faire la part des exaltations surchauffées et perverses et n'y voir que les remous fangeux des colères qu'avaient soulevées les maîtres du monde, c'est-à-dire les oppresseurs et les provocateurs à qui incombent toutes les responsabilités. Combien de fois n'a-t-on pas constaté qu'il est des heures, où le fauve que renferme tout homme, brisant les

liens qui l'y tiennent habituellement captif, surgit soudain et se montre à nu dans toute l'horreur de sa bestialité primitive.

Passons donc et sans nous attarder dans l'étude d'états d'âme de nature anormale et de violences exceptionnelles que provoquent généralement, du reste, d'exaspérantes injustices, ne perdons pas de vue les phénomènes moraux et psychologiques se rattachant au sujet même qui nous occupe, c'est-à-dire l'évolution de l'idée de Justice.

Nous venons d'assister à l'une de ces rares explosions qui, à certains tournants de l'histoire, manifestent l'incoercible puissance de cette idée dont, en dépit de ses intermittences, subsiste la virtualité permanente, indestructible. Mais nous constatons aussi qu'il a fallu que s'écoulassent des milliers d'années de souffrances et de passivité, avant que se rallumât ce phare dont les lueurs dirigent, dans les ténèbres de notre bas monde, la marche incertaine des peuples.

Sans doute, en y mettant quelque bonne volonté, nous aurions pu reconnaître çà et là dans ces annales du passé dont nous venons de feuilleter les pages, quelques tentatives louables d'émancipation ; mais n'aurions-nous pas été obligés de constater, en même temps, que presque toutes sont demeurées à l'état de théories stériles ? Or, serions-nous contraints, maintenant, de ranger dans cette catégorie les magnifiques élans de cette Révolution française qui dans l'évolution humaine a tracé en chiffres de feu une de ces dates dont le souvenir demeure à jamais ineffaçable ?...

Examinons les choses de près et pour cela, résignons-nous, tout d'abord, à ne demander à notre race humaine que ce qu'elle peut donner, en raison de ses faiblesses, de ses défaillances et surtout de ses passivités.

L'homme possède, entre beaucoup d'autres, deux défauts ataviques, congénitaux qui exercent sur la marche de son évolution la plus désastreuse influence : d'une part une cruauté native pouvant nous expliquer, sans la justifier, du reste, les passions sanguinaires qu'ont montrées tant de tourmenteurs, tant de bourreaux, dans l'exercice de leurs fonctions diverses et qui, sans aucun doute, sont les stigmates presque indélébiles d'une animalité primitive ; d'autre part, une servilité déplorable provenant — combien peu de gens s'en doutent — de l'influence exercée sur lui par une religiosité néfaste qui entretient dans son âme une peur incoercible...

— Peur de qui ?

— Peur d'une puissance occulte, d'une divinité méchante, de quelque grand Être mystérieux qui, maître souverain de la terre et du ciel, manifeste sa colère par les éclats de sa foudre, le déchaînement des forces de la nature et bien plus encore par les douleurs sans nombre qu'il inflige, sans motif appréciable, à ses misérables créatures.

Et comment ne trembleraient-elles pas devant lui ? Les prêtres ne leur

ont-ils pas dit que ce dieu redouté n'est autre que le Jéhovah vindicatif qui punit l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième génération et qui courroucé contre l'humanité entière, coupable par hérédité d'un crime commis par un ancêtre lointain, l'a condamnée à expier ce forfait irrémissible dans les effroyables supplices d'un enfer éternel ?

Et l'homme, à l'ouïe de ces paroles incompréhensibles, mais terrifiantes, s'est soumis en frémissant.

Il est vrai, ont ajouté les prêtres, que dans sa « justice » infinie, ce Dieu a sacrifié son Fils unique, innocent et pur de tout péché, qui, en versant sur la croix, son sang de prix inestimable, a racheté l'humanité coupable. Toutefois, ajoutent encore les prêtres, ce n'est pas sans conditions adjuvantes que l'homme criminel peut passer de l'enfer qui l'attendait, au paradis dont il était à tout jamais indigne. Entre les deux, il est un lieu intermédiaire appelé purgatoire et c'est dans ce purgatoire que l'homme doit séjourner, en attendant qu'ait été payée la rançon de ses iniquités par les offrandes que nous apporteront ses parents, ses amis, en échange des indulgences et des messes que seuls nous pouvons délivrer et dire, nous, les prêtres représentants de Dieu sur la terre, dispensateurs de sa grâce et capables d'ouvrir au pécheur les portes du paradis.

— Pourquoi donc payer de nouveau ma rançon, aurait pu objecter l'homme, puisque le sacrifice expiatoire du Rédempteur a effacé tous les péchés ?

Mais l'homme ne l'a pas posée cette question si légitime. Toujours frémissant, il s'est tu, la logique n'étant pas son fort, et s'inclinant devant le prêtre, il a payé, paie et paiera indéfiniment, lui et sa descendance, ces messes et ces indulgences surrogatoires... Et n'est-ce point là le point capital, puisque désormais est assuré le budget de l'Église ?

Cet acte de servilité a-t-il paru suffisant au malheureux réprouvé trop heureux d'échapper à l'enfer ? Il faut croire que non, car après s'être prosterné devant le dieu de colère, le pauvre Jacques Bonhomme, qui, du reste, ne croit qu'à la force, s'est incliné devant les hommes forts. N'est-il pas entouré d'hommes ayant puissance, richesses, privilèges et autorité dès le berceau ? N'y a-t-il pas, en ce bas monde, deux classes inégales en droits et séparées l'une de l'autre par un abîme infranchissable. D'un côté, le roi « de droit divin » entouré de ses seigneurs qui, se ramifiant à l'infini, finissent par se subdiviser en bandes innombrables d'ambitieux, d'accapareurs, d'exploiteurs... et de l'autre côté, le peuple, la vile multitude à qui incombent toutes les charges, mais toujours soumise, craintive et obéissante ?

Partout, deux catégories d'êtres humains — et c'est cette classification inique que maintiennent les oppresseurs *per fas et nefas* et s'il le faut, les armes à la main... et qu'acceptent, tête basse, les opprimés serviles.

C'est sur cette base que reposent toutes les législations, tous les codes

civils et criminels, tous les rouages de la formidable machine qu'on appelle la « justice humaine » ô scandaleuse ironie !

Revenons à l'antiquité pour récapituler ces choses.

En dépit de ses aréopages, de ses tribunaux, de ses fameux « lits de justice » ne retrouvons-nous pas, dans ses tables d'airain comme dans les codes du moyen-âge, tenace, intangible, la même odieuse injustice, l'injustice par excellence ? En Grèce, à Rome, les citoyens libres à côté des esclaves ; au moyen-âge, les seigneurs et les abbés à côté des serfs, prétendus affranchis. Toute l'histoire repose sur cette iniquité constante qui s'est ramifiée, prolongée jusqu'à cette autre infamie pire encore, si possible, le moderne esclavage des noirs. Qu'importait à l'Église que cette doctrine fût perverse ? N'a-t-elle pas tout approuvé, plus encore, tout consacré par sa dogmatique fatale, elle qui, en dehors du domaine terrestre, a maintenu cette double classification, conservé les deux castes, confirmé les privilèges des uns, aggravé l'avilissement des autres, en plaçant à sa gauche les réprouvés de l'enfer, tandis qu'à sa droite trônent les élus du paradis ?

Ce qu'il est difficile de comprendre en présence de ces faits révoltants, c'est qu'il ait fallu tant de siècles de souffrances, pour dessiller les yeux de cette humanité incurablement passive et superstitieuse, non moins en politique que dans le domaine spirituel... Si bien qu'elle a tout accepté : Rome après la Grèce, le moyen-âge après Rome et finalement toute la doctrine ecclésiastique résumant tous les asservissements et protégeant toutes les iniquités... Ah, fallait-il que l'Église connût son pauvre troupeau de brebis tondues et bêlantes, pour oser escompter à son profit cette servilité humaine, en perpétrant l'alliance du temporel et du spirituel et en transformant en engin politique cette exploitation éhontée des bourses et des consciences qu'elle a eu l'audace de qualifier du nom de *religion* !

Comprend-on maintenant que nous nous soyons demandé si les éclatantes revendications formulées dans la nuit du 4 août pourraient n'être considérées que comme le souvenir d'un beau rêve ? N'avions-nous pas à craindre, qu'après les élans d'un enthousiasme pleinement justifié, du reste, les généreuses tentatives des représentants du peuple ne fussent plus tard entravées, méconnues, oubliées et que cette humanité qui s'incline devant tous les maîtres d'aventure, tous les dictateurs audacieux, tous les prétendants plus ou moins déguisés, ne s'abandonnât encore et ne ressoudât, l'un à l'autre, les anneaux de la chaîne dont on venait de la délivrer ?

Hélas ! l'histoire est là pour nous dire que nos appréhensions n'étaient ni fictives, ni exagérées. Nos deux empires, non pas seulement subis mais follement acclamés — sans parler des succès éphémères d'un aventurier de rencontre — ne sont-ils pas là pour nous prouver qu'il suffit d'empanacher les esclaves pour leur faire oublier leur servitude ?

Où donc s'est-elle encore réfugiée, cette justice qui, décidément, n'est pas de ce monde, où se perpétuent les dogmes inexorables, les codes barbares et les pires coutumes héréditaires que se transmettent les victorieux ? Où est-elle, cette fraternité que prêchèrent, autrefois, aux heures des aurores, les Prophètes, les Instruteurs, non moins que les philanthropes modernes ? *Vae victis*, malheur aux vaincus ! comme le criait le Brenn gaulois... Telle est la déclaration brutale qui retentit d'âge en âge et qu'amplifient les sinistres échos de notre vallée funèbre. A quoi sert donc cette vie où nous a jetés, sans pitié, l'on ne sait quelle déité farouche qui semble ne nous avoir créés que pour se repaître de nos larmes ? Que sont-ils, les représentants de ce dieu, sinon les pourvoyeurs de ses autels sanglants et de ses autodafés infâmes ?

Hélas ! soyons modestes, nous, les pseudo-civilisés de notre *xx^e* siècle. Nous avons parlé d'une justice demeurée si longtemps théorique et stérile, qu'aurions-nous à répondre, si l'on nous mettait en face de ces fameux « Droits de l'homme » que nous ont légués comme héritage sacré les promoteurs de la Révolution française ? C'est à peine si nous comprenons l'amère ironie de ces inscriptions que nous osons graver sur nos monuments. *Liberté, Égalité, Fraternité* ! nous écrivons-nous, dans notre inconsciente et lamentable naïveté... alors qu'autour de nous s'étale l'injustice permanente qui viole la liberté, nie l'égalité et tourne en dérision cette fraternité que remplace la haine et qu'a biffée d'un trait l'égoïsme cynique dont se couronnent, comme d'une auréole, les exploiters triomphants.

Seuls, ces derniers sont heureux et jouissent en paix de leur victoire. Tel, sur son banc de ministre, suppute les millions que lui ont procurés l'écrasement d'un peuple héroïque et la « glorieuse » conquête de nombreuses mines d'or. Tel autre demeure assis sur un trône dont la pourpre éclatante est sans cesse ravivée par les jets de sang dont elle est périodiquement arrosée. On dit qu'il a peur, le sultan rouge, mais qu'il a donc tort de s'effrayer. Les grandes puissances européennes ne montent-elles pas la garde autour de lui, tandis que dans l'ombre se succèdent, se perpétuent les massacres anonymes ?... tandis que, d'autre part, dans un empire qui se glorifie de notre alliance, regorgent les prisons et que tombe, sous les balles, dans les rues, un peuple désarmé qui ne réclame — avec humilité — qu'un peu de liberté, rien qu'un peu de justice !

« Je laisse mon empire au plus digne » dit Alexandre le Grand, non sans quelque ironie, sans doute, et l'on sait quels flots de sang ont fait couler ces quelques mots du moribond.

Un autre, le vieux Bismarck, non moins astucieux que le conquérant macédonien, aurait pu dire, en mourant : « je laisse mes conquêtes au plus fort, car la force prime le droit. »

Quoi qu'il en soit, ce mot scandaleusement légendaire a fait fortune. C'est désormais la formule des temps modernes et tel potentat qui n'oserait la répéter cyniquement, ne bénéficie pas moins des latitudes que lui confère cette déclaration perverse... si bien qu'alors qu'on ne parle que de paix universelle et que de règlements des conflits par arbitrage, l'on n'en accumule pas moins, là-bas, en Orient, comme en Occident, du reste, d'effroyables monceaux de cadavres.

Ah, c'en est trop ! Si telle est la justice humaine, plus de cent ans après cette Révolution française qui croyait l'avoir réintégrée dans ses droits, anathème à cette humanité qui, dans ses meilleurs jours, n'a pu ébaucher qu'un simulacre d'équité dont se rient tous les suppôts de l'injustice universelle.

Eh bien quoi, s'il est des dieux menteurs qui ne respirent que haine, ne s'enivrent que de vengeance et qui n'en sont pas moins acceptés par les peuples dévoyés... n'est-il pas un Dieu, Vérité, Sagesse, Justice, Amour ?...

Enquérons-nous de la Justice de ce Dieu.

(à suivre).

ED. GRIMARD

UNE LETTRE DE VAN DER NAILLEN

Nous nous faisons un devoir de publier la lettre si intéressante que nous communique le colonel de Rochas toujours en relations avec l'auteur de : *Dans les temples de l'Himalaya, Dans le Sanctuaire*, deux beaux ouvrages qui sont complétés par un troisième volume, *Balthazar le Mage*, dont la traduction vient d'être imprimée et que l'on trouve depuis quelques jours à la Librairie Spirite.

San-Francisco, Cal; le 10 février 1905.

Bien cher ami,

Il y a déjà plusieurs mois, le baron et la baronne von Zimmermann, de Silésie, gens de la meilleure société, qui passent une partie de leur année en Californie dans la ville de Los Angeles, sont venus me prier d'assister avec eux, à quelques séances de matérialisation données avec l'aide d'un médium nommé Miller qui est un Français de Nancy, mais qui habite ici depuis onze ans. Ils tenaient à avoir mon avis sur ces phénomènes. Je me rendis à leur invitation mais les apparitions de fantômes étaient si extraordinaires, les esprits si naturels, si incroyablement humains que nonobstant qu'il me fût permis de visiter le cabinet à fond, d'être enfermé avec le médium dans

ce même cabinet et de lui tenir la main pendant que les fantômes faisaient leur apparition, causaient avec moi, parlaient aux spectateurs que, tout en ne pouvant point parvenir à me persuader qu'il y avait fraude, je n'étais point absolument convaincu. Car la chose, si réellement vraie, était d'une importance trop capitale pour l'humanité, prouvant, sans une ombre de doute, la possibilité du retour après la mort; donc la survie.

Depuis un mois et après avoir voyagé un peu partout, le baron et la baronne sont revenus à San-Francisco. Ils sont venus me voir à nouveau et m'ont encore prié d'assister à une séance de matérialisation que Miller avait promis de donner spécialement pour eux et pour moi.

Nous arrivâmes chez le médium à 8 heures. La séance commença aussitôt. Trois ou quatre personnes servant à donner de la force au médium assistaient à la réunion. Ce qui eut lieu à cette séance est vraiment incroyable. Des formes petites et grandes, hommes et femmes, un Égyptien ayant sept pieds de hauteur, une jeune fille de 14 ans parlant un français exquis apparurent successivement; puis vint un grand Allemand, à voix singulière, proche parent de la baronne, qui fut parfaitement reconnu par elle, lui parla et l'embrassa! Enfin une séance tout à fait extraordinaire.

Le lendemain le baron et la baronne vinrent me trouver chez moi et me tinrent le langage suivant : « Nous savons que vous êtes l'ami du colonel de Rochas dont nous connaissons les œuvres et dont nous apprécions hautement l'esprit scientifique et l'habileté expérimentale. Sachant quelle autorité s'attache partout à son témoignage, nous désirerions que vous lui fissiez en notre nom une proposition. Qu'il vienne ici (les voyages sont si faciles maintenant et se font si confortablement). Nous paierons avec plaisir ses frais de voyage aller et retour en 1^{re} classe. Ici, il sera notre hôte. Nous lui donnerons dix à douze séances à l'endroit qu'il choisira, dans des conditions aussi strictes qu'il désirera. Il pourra en publier les résultats, avec des photographies s'il le désire comme il l'a fait pour Eusapia Paladino. Notre seul but est de faire connaître au monde, par l'intermédiaire d'un médium dont les manifestations ne puissent laisser aucun doute sur leur réalité vraie et honnête, par des preuves d'une incontestabilité absolue, la possibilité du retour des esprits, de leur communication avec les mortels, de la parfaite identification de leur personnalité et conséquemment fournir la preuve de la survie. Voilà notre seul objet. »

Le baron et la baronne sont si honnêtes dans leurs opinions, si chaleureux dans leur foi, ont une confiance si illimitée dans votre science, dans votre prudence et dans votre caractère, que j'en fus réellement ému. Je leur répondis en ces termes : « C'est une chose très grave que vous me proposez là. Ma réputation d'homme sérieux est en jeu, et peut-être aussi un peu celle de M. de Rochas. Je ne puis accepter de faire une telle proposition au

colonel que si vous me permettez de jouer au colonel de Rochas moi-même pour une soirée, de me considérer comme lui, d'accepter de moi les conditions que je sais qu'il imposerait lui-même au médium afin d'écarter toute possibilité de fraude, de collusion et de doute. »

Ils proposèrent la chose au médium qui accepta, disant : « M. Van der Naillen fera de moi ce qu'il voudra ; j'accepte d'avance toutes ses conditions. »

C'était honnête ; il ne pouvait mieux dire.

Nous nous mîmes à l'œuvre immédiatement. Je proposai d'abord ma maison pour les séances. Le baron et la baronne vinrent me faire une visite, mais il fut impossible de trouver un coin où l'on pût former le cabinet avec un rideau, sans qu'il y eût dans ce cabinet une porte ou une fenêtre. Nous nous rendîmes alors au Palace-Hôtel et j'y choisis une chambre où tout me parut favorable à l'installation dans des conditions de sécurité telles que je les désirais, telles que vous les auriez demandées vous-même.

Le local déterminé, j'allai trouver le Dr Carl Renz et le Dr Burgen, à qui j'ajoutais mon professeur d'électricité, ne voulant pas encourir seul la responsabilité d'une expérimentation aussi importante. J'expliquai notre projet en détail à ces messieurs, et ils acceptèrent les conditions avec plaisir.

Le baron, la baronne et moi-même nous nous mîmes alors en route pour trouver un magasin d'habillements d'hommes, (nous connaissions les mesures du médium). Nous lui achetâmes un gilet de dessous, un caleçon, une chemise tout noirs et un complet. Nous fîmes envoyer le tout en boîte fermée à l'hôtel. Je voulais aussi acheter des rideaux noirs pour fermer le cabinet et tapisser les murs de la chambre ainsi que les portes et les fenêtres, mais le médium avait demandé à la baronne de pouvoir envoyer ses propres rideaux parce que, ceux-ci étant déjà saturés, de son magnétisme, il était probable qu'on obtiendrait de meilleurs résultats qu'avec des rideaux neufs ; il les enverrait plusieurs heures d'avance à l'hôtel pour qu'on pût les examiner à loisir ; néanmoins, si nous insistions pour acheter des rideaux nous-mêmes, il nous laissait libres de le faire.

J'acceptai les rideaux du médium, les raisons données par lui étant justes et il les envoya immédiatement à l'hôtel. Je les fis visiter alors par un ouvrier tapissier de ma connaissance. C'étaient de simples rideaux de cotonnade noire. Mon ouvrier les cloua sur les murs et devant une grande fenêtre qui donnait sur la rue, mais qui s'ouvrait à 40 pieds au-dessus du pavé. Les rideaux noirs furent ensuite tous cousus ensemble et cloués par le bas sur le parquet. Une seule ouverture fut laissée sur le devant du cabinet pour permettre au médium d'y entrer et d'en sortir en écartant les rideaux qui fermaient ce côté. Pendant tous les préparatifs du

comité, le baron et la baronne se tinrent délicatement à l'écart de façon à laisser toutes les conditions de contrôle entièrement entre nos mains.

Une fois ces arrangements terminés et le contrôle ayant paru à tous suffisamment assuré, deux d'entre nous restèrent de garde dans la pièce pendant que les autres allaient chercher le médium qui était dans les appartements du baron avec la boîte qui contenait les vêtements achetés pour lui. Ces vêtements furent de nouveau examinés par les membres du comité, puis le médium s'en revêtit devant nous après s'être complètement déshabillé en notre présence.

Cela fait, on le plaça au milieu des membres du comité, on l'amena dans la salle préparée pour la séance, et on le conduisit directement dans le cabinet où une chaise entièrement de bois avait été placée.

Alors je tirai de ma poche une vingtaine de mètres de tresse blanche d'un centimètre de large et, assisté par le Dr Renz, nous liâmes ensemble les mains, les pieds, les bras, les jambes du médium, la poitrine et le cou, attachant le tout aux bâtons et au dos de la chaise; puis nous clouâmes solidement au plancher les bouts qui restaient. En outre, je sortis de ma poche, toute préparée, une aiguille enfilée et je cousis tous les cordons ensemble à toutes leurs intersections et nœuds, partout où il se croisaient.

Le contrôle fut déclaré absolument parfait par tous. Les personnes présentes furent placées en cercle, se tenant par la main, à une distance de 3 à 4 mètres du cabinet dont je pouvais voir les tresses blanches qui liaient le médium à son siège, ainsi que l'entrée et la sortie des esprits s'il en apparaissait. Une lampe fut placée au fond de la chambre avec réflecteur pouvant régler la lumière selon la demande des esprits. Pendant toute la séance, il y a eu assez de lumière pour me permettre de distinguer n'importe quelle personne qui aurait eu la malencontreuse idée de vouloir s'approcher du cabinet.

La séance commença. Nous fûmes priés de chanter les hymnes ordinaires dans ces occasions. Bientôt la voix de Betsey, le contrôle en chef du médium, nous dit que les conditions étaient assez favorables et qu'elle espérait que nous aurions une bonne soirée. Pendant que Betsey nous disait cela, le médium causait à haute voix avec un membre du cercle.

1^o Après quelques minutes, une forme blanche entr'ouvrit les rideaux, nous souleva le bonsoir et fit quelques pas hors du cabinet, ce qui nous permit de voir qu'elle était de grande taille. Elle demanda ensuite à voir sa mère, M^{me} Engel, qui était présente. Celle-ci s'avança vers sa fille qu'elle reconnut et embrassa. L'esprit causa avec elle pendant une couple de minutes alors que le médium causait avec nous. Le médium pria la mère de laisser une distance de deux pieds entre elle et sa fille afin que tous les membres du cercle pussent voir l'esprit. Bientôt le fantôme se dirigea à reculons vers le cabinet et se dématérialisa entre les rideaux.

2. Peu après apparut entre les rideaux une forme blanche dont la tête était entourée par une coiffe singulièrement brillante. Elle nous dit qu'elle était un des esprits qui contrôlaient le cabinet et qu'elle venait pour nous prouver qu'elle pouvait se matérialiser, que son nom était Lilly Roberts. Elle était bien visible hors du cabinet et je pus parfaitement distinguer la traîne de sa robe qui s'étendait jusque dans le cabinet. Elle nous demanda de ne pas briser la chaîne des mains afin de ne pas diminuer la force. Elle rentra alors dans le cabinet où elle se dématérialisa tout à coup sous nos yeux. Pendant toute la durée de l'apparition, le médium causa avec l'un ou l'autre d'entre nous pour bien nous prouver que lui et l'apparition constituaient deux personnes différentes.

3. Une voix forte, avec intonation toute particulière, se fit entendre dans le haut du cabinet et nous adressa la parole en allemand. Cette voix fut reconnue immédiatement par la baronne comme venant d'un de ses parents. Cette voix l'appela « Mitzel », petit nom familial de leur jeunesse ; elle regretta son inhabileté à se matérialiser à cause de l'insuffisance de la force dans une chambre nouvelle.

4. Le médium nous annonça alors que Betsey, son contrôle en chef, allait faire son apparition, qu'elle sortirait du cabinet bien en vue ; mais il nous pria de ne pas la toucher. Les rideaux s'écartèrent et une belle forme blanche apparût. Comme elle s'avancait de quelques pas, nous pûmes remarquer sa belle et longue traîne blanche ainsi que sa robe toute brillante de petits points de feu. Elle s'avança comme en glissant, belle et majestueuse, vers un vieux monsieur nommé Durban, un de ses anciens amis assis à une distance d'environ huit pieds du cabinet ; elle lui frappa un bon petit coup sur le bras en lui demandant comment il se portait. Une causerie s'était établie entre eux à mi-voix lorsque le médium s'écria du fond du cabinet avec l'accent de la douleur : « Revenez bien vite, Betsey, je souffre horriblement. » Betsey retourna immédiatement dans le cabinet et nous entendîmes le médium pousser un soupir de soulagement.

5. Après un moment d'intervalle (comme toujours), Betsey et le médium, parlant en même temps, nous dirent de regarder à terre, qu'un esprit allait lâcher de se matérialiser devant nous. Nous vîmes comme une large serviette lumineuse se remuer sur le plancher en dehors du cabinet ; mais, après une minute d'agitation, elle disparut dans le parquet.

6. Une douce voix de jeune fille se fit entendre dans le cabinet et dit, en excellent français : « Bonsoir, maman. » M^{me} Marchand qui était assise à mon côté reconnut la voix de sa fille. La voix me souhaita alors le bonsoir me disant en français qu'elle avait été à l'école avec ma fille Rina. M^{me} Marchand lui demanda si elle pouvait se matérialiser ce soir ; elle

répondit que non, qu'elle ne se sentait pas assez forte, car il y avait eu un suicide dans la chambre où nous étions.

7° La voix particulière de l'ami de la baronne revint lui dire, l'appelant par son petit nom de « Mitzel », qu'il allait s'en aller se trouvant dans l'impossibilité de se matérialiser.

8° Une autre très belle forme blanche apparut, disant s'appeler « Norma Kurz » ; après quelques paroles, elle disparut dans le plancher.

9° Une jeune fille ayant sur la tête un bonnet étrangement lumineux vint nous adresser une salutation, disant que son nom était « Jérémiah Clarke ». Après quelques paroles encore elle s'enfonça également dans le parquet.

Ceci termina la séance.

Tous les membres du cercle furent invités de nouveau à visiter tous les arrangements et à vérifier que le médium était toujours parfaitement lié à la chaise et les rubans solidement cloués au plancher...

L'idée de vous demander de venir ici est que les conditions y sont favorables aux manifestations. Le médium est entouré de quelques personnes qui lui sont sympathiques et lui donnent des forces ; il y serait plus à l'aise pour ses séances avec vous qu'au milieu de personnes étrangères dans un autre pays où il ne connaîtrait pas les assistants. Prenant tout cela en considération, il a peur de se lancer dans l'inconnu. Mais, une fois que vous serez venu, que vous aurez pu vous convaincre que les manifestations qui ont lieu en sa présence sont vraies, il n'hésiterait pas à aller en France donner des séances sous votre égide...

A. VAN DER NAILLEN

Projet de rapprochement entre la France et l'Allemagne

Dans un article tout récemment publié dans un journal populaire allemand, le *Lokal Anzeiger*, article qui a fait quelque sensation de l'autre côté du Rhin, M. d'Estournelles de Constant envisage la possibilité d'un rapprochement entre la France et l'Allemagne.

Nous pensons intéresser nos lecteurs en reproduisant ici, dans son texte original, le principal passage de cet article :

Pendant longtemps le silence a été pour nos devanciers un devoir ; mais aujourd'hui il devient un danger.

Laissant momentanément de côté le conflit russo-japonais, plus asiatique qu'européen, on peut affirmer que tous les peuples civilisés, y compris les peuples de l'Amérique du Nord et ceux du Sud, sont mûrs pour une organisation générale tendant à substituer progressivement les solutions pacifiques à celles de la violence.

Deux nations seules, en restant isolées l'une de l'autre, font obstacle à cette organisation en suspens : la France et l'Allemagne.

Cet obstacle peut-il disparaître ? Là est la question.

On ne peut attendre de l'Allemagne qu'elle oublie le sang qu'elle a versé pour annexer l'Alsace-Lorraine, pas plus que la France ne peut oublier le sang qu'elle a versé de son côté pour perdre ces deux provinces.

Les Allemands n'ont pas de haine pour les Français, bien loin de là. Et de même les Français rendent pleine justice aux qualités de l'Allemagne.

Mais ces deux peuples, qui ne demandent qu'à se comprendre, à se compléter, à s'aimer, sont séparés par le plus respectable des souvenirs.

On ne peut, on ne doit même pas souhaiter que ce souvenir s'efface par l'action du temps, *car la moindre occasion le ferait revivre*.

D'autre part, si l'oubli n'est pas possible, n'est pas désirable, la revanche ne l'est pas davantage.

Ni la France, ni l'Allemagne ne peuvent aujourd'hui envisager la possibilité d'une guerre, laquelle, loin d'être définitive, serait toujours à recommencer. Quel en serait le champ de bataille ?

Encore l'Alsace, toujours l'Alsace, éternel enjeu de cette criminelle querelle : l'Alsace ayant des fils dans les deux armées ! Ce serait une guerre fratricide.

La revanche n'étant pas plus possible que l'oubli, que faire, donc ?

C'est ici que les deux pays doivent prouver leur supériorité en cherchant, par des concessions mutuelles, un moyen de respecter le passé, tout en sauvant l'avenir.

Cela, c'est une œuvre de bonne volonté ; c'est l'œuvre de l'âme allemande et de l'âme française, représentant dans leur union la civilisation par excellence ; l'œuvre de demain, le chef-d'œuvre digne du pays de Kant et du pays de Pascal, le salut pour le monde entier.

J'ose le dire, il existe dans les deux pays des éléments de réalisation, à côté des éléments d'indifférence, de routine et d'hostilité.

En France, le monde du travail et de la pensée est prêt à faciliter une solution, si elle est honorable, acceptable pour les deux pays.

La nation allemande est-elle prête aussi ? Alors la solution se trouvera rapidement.

Pour commencer, essayons de rapprocher les éléments favorables des

deux pays. Que les Allemands de bonne volonté tendent les mains aux Français de bonne volonté, non plus pour se maudire, mais pour chercher ensemble le moyen de s'entraider. C'est par les bonnes relations individuelles que les bonnes relations internationales s'établiront.

Et c'est pour favoriser ces bonnes relations entre tous les pays que notre comité de conciliation a été formé, après dix années de préparation, avec cette devise qui résume tout son programme : « *Pro Patria per orbis concordiam.* »

D'ESTOURNELLES DE CONSTANT.

Il nous semble que cette question du rapprochement de la France et de l'Allemagne est de celles qui doivent passionner tous les bons Français et en particulier tous les amis de la paix, par conséquent tous les spiritualistes et spirites.

La récente et presque triomphale visite à Paris du jeune roi d'Espagne, venant après celle de presque tous les principaux souverains d'Europe, a fait ressortir plus vivement que jamais, aux yeux des moins clairvoyants, l'étrange et troublant isolement où reste confinée l'Allemagne vis-à-vis de la France, dans ce qu'on peut appeler à juste titre le concert Européen ou encore la marche aux États-Unis d'Europe.

Qu'il nous soit permis de donner ici notre sentiment.

Dès 1871, dans cette *Revue*, nous avons fait connaître que nous aussi nous voulions la revanche, et que nous la voulions non par le culte de la haine, par le perfectionnement des engins de destruction, mais par le relèvement social et moral, par le culte du vrai, du beau et du bien par l'instruction de plus en plus répandue, par la science, par la lutte à outrance contre le pire de nos ennemis, l'ignorance, et enfin par la large expansion des idées généreuses de liberté et de fraternité.

Pour nous spiritualistes les nations sont comme de grandes familles, composées d'éléments unis par de secrètes sympathies et destinées toutes, bien que divisées en patries distinctes et parlant des langues différentes, à se fondre dans une grande patrie commune : l'Humanité. L'Europe, c'est visible, s'engage dans le mouvement d'évolution qui a entraîné l'un après l'autre tous les grands peuples qui la constituent, et qui, d'abord morcelés, divisés et perpétuellement en lutte, se sont peu à peu unis et soudés pour former des patries.

D'odieuses guerres, fruit des passions des uns et de l'ignorance des autres ont souvent causé d'affreuses commotions dans ces grandes familles : mais de toutes ces sanglantes épreuves, de tout ce malheureux passé, il faut bien reconnaître que c'est nous, les membres de ces familles, nous seuls, qui en fûmes les artisans inconscients. La haine engendre la haine, et nous avons souffert parce que nous avons fait souffrir. Aujourd'hui que nous

sommes plus éclairés, allons-nous retomber dans les mêmes errements ? Ce serait de la déraison. Pourquoi les travailleurs de tout ordre, allemands et français, se haïraient-ils, si tous sont d'accord pour aimer la justice et la liberté ? Et alors pourquoi refuseraient-ils de se tendre la main ? Serait-ce donc humiliant de reconnaître ses torts réciproques ; et de rêver de la réconciliation ?

Voyons ce que disait et pensait de l'Allemagne notre grand Victor Hugo, ce qu'il pensait de son rôle et de la nécessité de son union avec la France. Voici d'abord quelques citations empruntées à son admirable livre : *Le Rhin* :

« L'Allemagne, il ne le cache pas, est une des terres qu'il aime et une des nations qu'il admire. Il a presque un sentiment filial pour cette noble et sainte patrie de tous les penseurs. S'il n'était pas Français, il voudrait être Allemand... L'Allemagne est à ses yeux la collaboratrice naturelle de la France. »

Mettant en parallèle les Français et les Allemands il dit ceci : « Nous, Français, nous avons la liberté morale comme l'Allemand et la liberté politique comme l'Anglais ; mais nous n'avons pas la liberté matérielle. Nous sommes esclaves du climat ; nous sommes esclaves du travail. Ce mot doux et charmant, *libre comme l'air*, on ne peut le dire de nous. Ne nous plaignons pas, car la liberté matérielle est la seule qui puisse se passer de dignité ; et en France, à ce point d'initiative civilisatrice où la nation est parvenue, il ne suffit pas que l'individu soit libre, il faut encore qu'il soit digne. Notre partage est beau. La France est aussi noble que la noble Allemagne ; et, de plus que l'Allemagne, elle a le droit d'appliquer directement la force fécondante de son esprit à l'amélioration des réalités. Les Allemands ont la liberté de la rêverie, nous avons la liberté de la pensée.

« Mais pour que la libre pensée soit contagieuse, il faut que les peuples aient subi de longues préparations plus divines encore qu'humaines. Ils n'en sont pas là. Le jour où ils en seront là, la pensée française, mûrie par tout ce qu'elle aura vu et tout ce qu'elle aura fait, loin de perdre les rois, les sauvera.

« Heureusement, ni la France ni l'Allemagne ne sont égoïstes. Ce sont deux peuples sincères, désintéressés et nobles, jadis nations de chevaliers, aujourd'hui nations de penseurs ; jadis grands par l'épée, aujourd'hui grands par l'esprit. Leur présent ne démentira pas leur passé ; l'esprit n'est pas moins généreux que l'épée.

« Voici la solution : abolir tout motif de haine entre les deux peuples, fermer la plaie faite à notre flanc en 1815 ; effacer les traces d'une réac-

tion violente ; rendre à la France ce que Dieu lui a donné, la rive gauche du Rhin.

« A cela deux obstacles.

« Les deux obstacles s'évanouiront.

« Comment ? Dieu le sait. Mais il est certain qu'ils s'évanouiront.

« Dans un temps donné, la France aura sa part du Rhin et ses frontières naturelles.

« Cette solution constituera l'Europe, sauvera la sociabilité humaine et fondera la paix définitive.

« . . . Nous pensons en même temps que, si aucun incident hors des prévisions naturelles ne vient troubler la marche majestueuse du XIX^e siècle, la civilisation, déjà sauvée de tant d'orages et de tant d'écueils, ira s'éloignant de plus en plus chaque jour de cette Charybde qu'on appelle guerre et de cette Scylla qu'on appelle révolution.

« Utopie, soit. Mais, qu'on ne l'oublie pas, quand elles vont au même but que l'humanité, c'est-à-dire vers le bon, le juste et le vrai, les utopies d'un siècle sont les faits du siècle suivant.

« Dans notre pensée donc, si l'avenir amène ce que nous attendons, les chances de guerre et de révolution iront diminuant de jour en jour. A notre sens, elles ne disparaîtront jamais tout à fait. La paix universelle est une hyperbole dont le genre humain suit l'asymptote.

« Suivre cette radieuse asymptote, voilà la loi de l'humanité. . . . »

Ceci était écrit en 1842. Mais les sombres et cruelles événements de 1870-71 ne devaient pas abattre chez le poète vengeur de *L'année terrible* son indomptable foi en un avenir meilleur pour la France et pour l'Europe.

Écoutons plutôt ces paroles prophétiques qu'il fait entendre en 1877 à la dernière page de *l'Histoire d'un crime* :

« L'envahissement de la France en 1870 par l'Allemagne a été un effet de nuit. Le monde s'est étonné que tant d'ombre pût sortir d'un peuple. Cinq mois noirs, voilà le siège de Paris. Faire la nuit, cela peut prouver de la puissance, mais la gloire c'est de faire le jour. De là son immense popularité humaine. La civilisation lui doit l'aurore. L'esprit humain pour voir clair se tourne du côté de la France. Cinq mois de ténèbres, voilà ce qu'en 1870 l'Allemagne a réussi à donner aux nations ; la France leur a donné quatre siècles de lumière.

« Aujourd'hui le monde civilisé sent plus que jamais le besoin qu'il a de la France. . . . »

« Aujourd'hui elle est plus grande que jamais. Ce qui eût tué toute autre nation l'a blessée à peine. L'assombrissement de son horizon a rendu plus visible sa lumière. Ce qu'elle a perdu en territoire elle l'a regagné en rayonnement. Aussi est-elle fraternelle sans effort. Au-dessus de son malheur il y a son sourire. Ce n'est pas sur elle que pèse l'empire gothique. Elle est une nation de citoyens et non un troupeau de sujets. Les frontières ? Y aura-t-il des frontières dans vingt ans ? Les victoires ? La France a dans le passé les victoires de la guerre et dans l'avenir les victoires de la paix. L'avenir est à Voltaire et non à Krupp. L'avenir est au livre, et non au glaive. L'avenir est à la vie et non à la mort.

. . . . La France a la faculté éclairante ; aucune catastrophe, politique ou militaire, ne lui ôtera cette suprématie mystérieuse. Le nuage passé, on revoit l'étoile.

« L'étoile n'a pas de colère ; l'aurore n'a pas de rancune. La lumière se satisfait en étant la lumière. La lumière, c'est tout ; le genre humain n'a pas d'autre amour. La France se sait aimée parce qu'elle est bonne ; et la plus grande de toutes les puissances, c'est d'être aimée. . . . C'est pourquoi la France est voulue et consentie de tous. C'est pourquoi, n'ayant aucune haine, elle n'a aucune crainte ; c'est pourquoi elle est fraternelle et maternelle ; c'est pourquoi elle est impossible à amoindrir. . .

« Quand le regard se fixe sur ce vieux continent remué aujourd'hui d'un souffle nouveau, de certains phénomènes apparaissent, et il semble qu'on entrevoit cette chose auguste et mystérieuse, la formation de l'avenir. On peut dire que, de même que la lumière se compose de sept couleurs, la civilisation se compose de sept peuples. De ces peuples, trois, la Grèce, l'Italie et l'Espagne, représentent le midi ; trois, l'Angleterre, l'Allemagne et la Russie, représentent le nord ; le septième, ou le premier, la France, est à la fois nord et sud, Celtique et Latin, Goth et Grec. Ce pays doit à son ciel ce hasard sublime, le croisement des deux rayons ; le croisement des deux rayons, c'est comme si l'on disait la jonction des deux mains, c'est-à-dire la paix. . . .

« Un jour, avant peu, les sept nations qui résument toute l'humanité, s'allieront et se fondront, comme les sept couleurs du prisme, dans une radieuse courbure céleste ; le prodige de la paix apparaîtra éternel et visible au-dessus de la civilisation, et le monde contempera, ébloui, l'immense arc-en-ciel des Peuples-Unis de l'Europe. »

Quand Victor Hugo publiait ces lignes, tous les gens graves hochaient la tête, et ne se gênaient pas pour les traiter d'utopies, de songes creux de poète. Aujourd'hui, on le voit, comme dans l'antiquité, dans le poète il y a le prophète.

Toutes les nations ne se sont-elles pas successivement levées avec empres-

sement à l'invitation de la France et ne lui ont-elles pas tendu cordialement la main ? sauf une, l'Allemagne que notre dignité et notre juste fierté avaient à dessein laissée à l'écart, dans l'ombre. Mais ne nous arrive-t-il pas quelquefois, quand nous songeons à cette sorte de mise en quarantaine, de partager nous-mêmes l'indicible malaise qui doit étreindre nos voisins ?

Le rapprochement de la France et de l'Allemagne, quel grave et difficile problème ! car, s'il ne faut pas songer, comme on l'a dit plus haut, à la revanche par les armes, il ne faut pas songer non plus à l'abandon définitif de nos chères provinces, pas plus qu'à leur neutralisation.

Que faire alors ? Que faire ? — Il faut simplement, selon nous, songer à ceci : à la possibilité d'un rapprochement, et, par ce fait, amener nos frères allemands à y songer aussi de leur côté et à le vouloir comme nous. Ce que peuple veut Dieu le veut. Tel sera le premier pas à faire : ce sera le plus grand.

Quant aux moyens, ils se feront jour naturellement d'eux-mêmes. En passant, indiquons-en un. Qui empêcherait, par exemple, de reconstituer, dans ce but, une ligue hanséatique comprenant Metz, Strasbourg, Colmar et Mulhouse, avec tout le territoire environnant de nos anciens départements ? Cette nouvelle ligue s'appellerait l'Alsace-Lorraine et serait placée sous le double protectorat de l'Allemagne et de la France. Les populations allemandes et françaises seraient pleinement libres de s'y établir et de s'y administrer. Et à la place des forteresses et des garnisons de défense on installerait, à Metz ou à Strasbourg, un tribunal d'arbitrage, chargé de garantir la paix entre les États du nord et ceux du midi. Noble rôle qui reviendrait bien à ces malheureuses provinces qui, durant tant de siècles, ont supporté tous les chocs, tous les coups, tous les désastres et toutes les humiliations des guerres auxquelles les exposait, sans cesse et malgré elles leur situation géographique.

Toutes ces idées, ces utopies, si l'on veut, il appartient aux spirites de les répandre dans leurs milieux. Leur humble voix, sans doute, a peu d'écho dans ce qu'on appelle le monde politique, mais qu'importe pourvu qu'elle en ait dans le monde social. Songeons qu'on ne fait pas de spiritisme seulement qu'en s'occupant et en parlant de la vie de l'au-delà, mais qu'on peut et qu'on en doit faire aussi en apportant son concours dévoué à toute entreprise ayant pour but l'amélioration de cette vie terrestre, qui est liée à l'autre comme le corps l'est lui-même au périsprit.

Au lieu de cette parole pleine de menaces : « N'en parler jamais, y penser toujours », adoptons celle-ci plus digne et plus généreuse : « Penser toujours à la paix et à la concorde, n'y renoncer jamais. »

ALGOL

LA MORT N'EXISTE PAS

Par M^{me} FLORENCE MARRYAT (*Traduit de l'Anglais*).

CHAPITRE XI

L'HISTOIRE DU MOINE

Une dame nommée Uniacke demeurant à Bruges, avait rencontré chez moi William Eglinton dans une visite qu'elle me fit à Londres, et en avait obtenu une séance dont elle avait été si satisfaite qu'elle l'avait immédiatement invité à aller séjourner chez elle à l'étranger, et comme mon mari et moi étions sur le point d'aller à Bruges pour voir ma sœur qui y résidait, nous fîmes le voyage ensemble.

M. Eglinton alla habiter chez M^{me} Uniacke pendant que nous descendions chez nos parents.

Cette dame, médium elle-même, était déjà expérimentée par les bruits qu'elle entendait et par les démonstrations violentes qu'elle avait constatées en sa propre maison. Elle était donc tout à fait préparée pour son visiteur à l'intention de qui elle avait disposé une chambre vacante avec un cabinet dont les fenêtres pouvaient être facilement masquées...bref, tout ce qui était nécessaire.

Mais à son grand déplaisir, nous fûmes informés à la première réunion, par « Joey » le contrôle de M. Eglinton, qu'à l'avenir toutes les séances devraient avoir lieu dans la maison de ma sœur.

Aucune raison ne nous fut donnée de ce changement, on nous pria simplement d'obéir.

La maison de ma sœur était d'ailleurs bien particulière, et j'y ai déjà fait allusion en parlant des visions et des bruits par lesquels elle était hantée dans le chapitre intitulé : *Illusions d'optiques*.

Le bâtiment est si ancien que la date de sa construction est complètement oubliée.

Une pierre placée dans l'un des murs porte une inscription indiquant qu'il fut restauré en 1616 et un plan de la ville (tombé en désuétude) montre qu'il existait dans les conditions actuelles en 1562. Antérieurement à cette période, toutefois, vers le XIII^e siècle probablement, on suppose qu'avec trois autres maisons adjacentes, ce vieux bâtiment a formé un couvent mais aucun document imprimé ne vient confirmer ce fait.

Au-dessous existent des passages souterrains bouchés avec des décombres qui conduisent on ne sait où.

J'avais habité cette maison plusieurs fois auparavant et y avais toujours

ressenti de désagréables influences comme je l'ai relaté, particulièrement dans une grande chambre du rez-de-chaussée dont on avait fait depuis un salon et qu'on assurait, à l'origine, avoir fait partie de la chapelle du couvent.

D'autres, ainsi que moi, avaient senti l'influence mystérieuse bien que nous n'ayons jamais eu lieu de supposer qu'il y eût là rien de bien particulier. Cependant, lorsque nous manifestâmes quelque curiosité en apprenant que Joey désirait que les séances fussent tenues dans la maison de ma sœur, il nous dit que le médium n'avait pas été amené à Bruges pour notre plaisir ou notre édification, mais qu'il y avait là un grand travail à faire et que M^{me} Uniacke avait été expressément influencée dans le but de l'inviter afin que les desseins d'un pouvoir plus grand que le sien pussent être accomplis.

En conséquence, le lendemain soir, M^{me} Uniacke amena M. Eglinton chez ma sœur et Joey ayant été prié de désigner une chambre pour les séances choisit à l'entresol situé au-dessus du rez-de-chaussée une chambre à coucher à laquelle conduisaient deux petits passages.

Les portes de cette chambre étant fermées à clé, un sombre rideau fut suspendu à l'entrée de l'un de ces deux passages et Joey déclara que c'était un cabinet de premier ordre.

Nous nous réunîmes dans le salon pour faire de la musique et causer car nous avions l'intention de tenir la séance un peu plus tard dans la soirée.

La réunion se composait seulement du médium, de M^{me} Uniacke, de ma sœur, de mon mari et moi. Après que j'eus chanté une ou deux romances, M. Eglinton devint agité et s'éloigna du piano disant que l'influence musicale était trop forte pour lui. Il commença à marcher de long en large dans la chambre et à regarder fixement la porte devant laquelle était suspendue une portière. Plusieurs fois il s'écria en fronçant les sourcils : « Qu'y a-t-il donc à cette porte ? J'y vois quelque chose de particulier. » Un instant, il s'en approcha vivement mais la voix de Joey se fit entendre de derrière la porte disant : « Ne venez pas trop près. » M. Eglinton se retira alors sur un sofa et parut subir une lutte violente contre quelque mauvaise influence. Il faisait le signe de la croix et étendait les doigts vers la porte comme pour l'exorciser. Finalement il éclata d'un rire moqueur et méprisant qui dura quelques minutes et comme il prenait fin, une expression diabolique couvrit son visage. Il tordit les mains, grinça des dents et commença à tâtonner en rampant vers la porte. Nous en conclûmes qu'il voulait se rendre dans la chambre où était le cabinet et nous lui laissâmes le chemin libre. Il se traîna plutôt qu'il ne marcha, gravit l'escalier raide de la tourrelle, mais, en atteignant le sommet, il revint brusquement à lui et tomba de plusieurs marches en arrière. Fort heureusement, mon mari se trouvant derrière lui, le préserva d'une chute dangereuse. Le médium se plaignait beaucoup de l'influence et de douleur à la tête et nous nous assîmes à la

table afin de demander des indications. En peu de secondes le même esprit avait pris possession de lui. Il quitta la table et marcha à tâtons vers les chambres à coucher, écoutant manifestement un bruit et tenant dans sa main un couteau imaginaire qu'il levait à chaque moment comme pour frapper. Durant cette possession, le visage de M. Eglinton était trop horrible pour être décrit. Les pires passions y étaient écrites aussi lisiblement que si elles avaient été étiquetées. Il y avait un petit perron d'escalier conduisant de l'entresol au corridor fermé à l'entrée par une porte à bourrelets qui avait été verrouillée de crainte d'accident. Quand, apparemment, dans la poursuite de son sujet, l'esprit arriva à cette porte et la trouvant fermée ses plaintes furent terribles. Une demi-douzaine de fois il fit sa ronde pénible autour de la chambre s'efforçant d'atteindre l'escalier pour accomplir son projet et revenant vers nous gémissant et confondu. A ce moment, il était si épuisé qu'un de ses contrôles « Daisy », prit possession de lui et nous parla quelque temps.

Nous priâmes Daisy de nous dire quel était cet esprit qui venait de s'emparer de M. Eglinton et elle nous dit qu'elle éprouvait de l'aversion pour lui, qu'il avait une mauvaise figure, pas de cheveux sur le haut de la tête, et qu'il portait un long froc noir, d'où nous conclûmes que ce devait être un moine ou un prêtre.

Lorsque Daisy eut fini de parler avec nous, Joey désira que M. Eglinton pût aller dans le cabinet, mais, aussitôt qu'il se fut levé, le même esprit reprit possession de lui et le conduisit en rampant comme auparavant vers les chambres à coucher. Ses guides l'amènèrent cependant dans le cabinet sous nos yeux. Il fut élevé bien au-dessus de nos têtes, ses pieds touchant tour à tour chacun de nous ; il fut ensuite porté après la fenêtre éclairée ce qui nous permit de juger à quelle hauteur du sol il était, puis, finalement au-dessus d'une grande table dans le cabinet.

Rien d'important cependant ne survint et Joey nous prévint de conduire le médium en bas dans la chambre à manger.

En conséquence, nous attendîmes là et, pendant le souper, M. Eglinton parut revenu à lui, riant avec nous de ce qui était arrivé. Aussitôt que le repas fut achevé, son état d'impatience recommença et il reprit sa marche de long en large dans la chambre sortant à chaque instant dans le corridor. En peu de minutes nous fûmes convaincus que le mauvais esprit le contrôlait et tous, nous le suivîmes. Il alla rapidement vers la porte du salon, mais, en se voyant suivi il fit demi-tour et trois fois prononça le mot : Allons ! Il entra alors dans le salon qui était obscur et ferma la porte derrière lui pendant que nous attendions au dehors.

Peu d'instants après, il la rouvrit et, parlant d'une voix différente, il dit : « Apportez de la lumière, j'ai quelque chose à vous dire ». Quand nous

fûmes rassemblés avec une lampe, nous trouvâmes le médium contrôlé par un nouvel esprit que Joey nous dit ensuite être un de ses guides les plus élevés. Nous invitant à nous asseoir, il se tint debout devant nous. « J'ai été « choisi, dit-il, parmi les contrôles de ce médium pour vous dire l'histoire « de l'être infortuné qui vous a tant émus ce soir. Il est présent ici et la « confession de son crime par mes lèvres l'aidera à sortir de la condition « d'assujettissement à la terre à laquelle il est condamné.

« Il y a bien des années, la maison dans laquelle nous sommes était un « couvent, et en dessous il y a quatre souterrains se dirigeant au Nord, au « Sud, à l'Ouest et à l'Est qui communiquent avec toutes les parties de la « ville. » (Je dois dire ici que M. Eglinton n'avait pas été informé auparavant des particularités relatives à l'ancienne histoire de la maison de ma sœur et que M^{me} Uniacke et moi les ignorions également).

« Dans ce couvent vivait une très belle femme, une nonne, et dans un « monastère voisin un moine qui, contrairement aux lois sévères de « l'Église, avait conçu et nourrissait une passion pour elle. C'était un Ita- « lien qui avait été obligé de quitter son propre pays pour des raisons con- « nues de lui. Il voulut s'introduire de nuit dans cette maison par le moyen « d'un des passages souterrains et tenter de vaincre les scrupules de la « nonne et lui faire l'aveu de son amour, mais elle, ferme dans sa foi, lui « résista. A la fin, exaspéré par ses refus réitérés et par sa coupable passion, « il se cacha un jour dans l'une des chambres du nord, de l'étage supérieur « de cette maison et attendit dans l'obscurité qu'elle passât sur son chemin « en revenant de faire ses dévotions à la chapelle ; mais elle ne vint pas. « Alors, il se glissa furtivement jusqu'en bas avec un poignard caché sous « sa robe et la rencontra dans le vestibule. Il la conjura encore de céder à « son amour, mais comme elle résistait encore, il la poignarda entre les « portes à l'endroit même où le médium commença à le percevoir. L'âme « pure de la victime chercha une immédiate consolation dans les sphères « spirituelles, mais l'assassin a été enchaîné ici-bas depuis la scène de son « crime horrible.

« Il traîna le corps par l'escalier secret qui existe toujours jusqu'au caveau « inférieur et le cacha dans le passage souterrain. Quelques jours après, il « revint le chercher et l'enterra. Ce moine vécut quelques années encore « et commit d'autres crimes moins horribles toutefois que celui-ci. C'est « son esprit malheureux qui demande vos prières pour l'aider à progresser. « C'est dans ce but que nous sommes venus dans cette ville afin de pouvoir « aider à la délivrance de la misérable âme qui ne peut trouver le repos. »

— Je demandai : « A quel nom devons-nous prier pour lui ? »

— « Priez pour un Être en détresse. Ne l'appellez d'aucun nom. »

— « Quel est votre propre nom ? »

— « Je préfère demeurer inconnu. Que Dieu vous bénisse tous et vous garde dans le chemin de la prière et de la vérité à l'abri du mal et qu'il vous conduise à la vie éternelle. Ainsi-soit-il. »

Le médium se rendit alors au lieu qu'il avait indiqué comme la scène du meurtre et s'y agenouilla quelques minutes en prière.

Ainsi finit la première séance dans laquelle nous fîmes connaissance avec le moine. Mais le jour suivant comme, j'étais assise à la table avec ma sœur seulement, le nom d'Hortense Dupont nous fut donné et la conversation suivante fut frappée :

— « Qui êtes-vous ? »

— « Je suis la nonne. Je l'aimais, je ne pouvais l'écouter. C'est un grand soulagement pour moi de penser qu'on priera pour lui ! »

— « A quelle époque vous a-t-il assassinée ? »

— « En 1498. »

— « Quel était son nom ? »

— « Je ne puis vous dire. »

— « Son âge ? »

— « Trente-cinq ans. »

— « Et le vôtre ? »

— « Vingt-trois. »

— « Viendrez-vous nous voir ? »

— « Je n'en suis pas sûre. »

Le soir, par ordre de Joey, nous nous réunîmes à sept heures. M. Eglington ne sentit pas l'influence dans le salon ce soir-là, mais dès qu'il entra dans la chambre des séances, il fut possédé par le même esprit. Ses actions furent encore plus saisissantes que dans le premier cas. Il surveillait par la fenêtre l'arrivée de sa victime à travers le préau et recommença alors sa poursuite rampante et furtive revenant chaque fois de la porte fermée qui barrait sa sortie avec des lamentations à fendre le cœur qu'on ne pouvait entendre sans émotion. A la fin, sa douleur fut si grande qu'il s'efforçait sans relâche, machinalement, comme une bête fauve de passer à travers la muraille qui le séparait de l'endroit qu'il voulait atteindre, et la sueur coulait sur le visage du médium pendant la répétition de cette lutte rétrospective.

Nous l'implorions en français de nous dire sa peine et de voir en nous des amis, mais il nous repoussait vivement. A la fin, nous fûmes invités à prier pour lui et, nous mettant à genoux nous répétâmes les prières catholiques connues. Dès que nous eûmes commencé le *De profundis*, le médium tomba prosterné à terre et sembla lutter contre l'agonie. Au *Salve Regina* et à l'*Ave Maria* il leva les yeux vers le ciel et joignit les mains ; au *Pater noster* il parut se remettre. Mais, dès que nous cessions de prier, il redevenait le jouet des mauvaises passions et sa face contournée exprimait la

soif du sang. Ce fut une expérience qu'aucun de ceux qui y ont assisté ne pourra jamais oublier. A la fin, ma sœur alla chercher un crucifix que nous plaçâmes sur sa poitrine. Il y était depuis quelques secondes que l'expression de son visage se transfigura. Il le saisit dans ses mains, y fixant ses yeux, y appuyant ses lèvres, le plaçant sur son cœur, le mettant à longueur de bras, puis l'embrassant passionnément pendant que nous répétions l'*Anima Christi*. Finalement, il le présenta à baiser à chacun de nous un beau sourire illuminant la figure du médium et l'esprit sortit de lui.

M. Eglinton s'éveilla dans cette occasion terriblement épuisé. Son visage était aussi blanc qu'une feuille de papier et un violent tremblement l'agitait. Ses premiers mots furent : « Ils me font quelque chose sur le front, brûlez un morceau de papier et donnez-m'en les cendres ». Il en frotta son front entre les yeux et le signe de la croix y devint très distinct marqué en lignes rouges foncées. Ses guides nous dirent alors que fatigué comme l'était M. Eglinton, nous devons le placer dans le cabinet parce que leur travail n'était pas achevé. Il fut donc conduit entransé dans le fauteuil placé derrière le rideau pendant que nous formions le cercle devant lui. En peu de secondes le cabinet fut illuminé et une croix de feu apparut au dehors. Cette manifestation ayant été visible deux fois, la tête et les épaules d'une religieuse apparurent flottant devant le rideau. Sa coiffe blanche et la bande du menton étaient épinglées comme les religieuses ont l'habitude de le faire et elle semblait très désireuse de se montrer, venant tout près de chacun de nous à tour de rôle et reparaisant plusieurs fois. Son visage était celui d'une jeune et jolie femme. Joey nous dit : « C'est la nonne, mais vous comprendrez que ce n'est là qu'un essai préliminaire pour préparer une matérialisation plus parfaite ».

Je demandai à l'apparition si elle était l'Hortense Dupont qui avait communiqué avec moi et elle inclina la tête plusieurs fois en signe d'acquiescement. Ainsi finit notre deuxième séance avec le moine de Bruges.

Le troisième jour comme nous étions tous assis à souper dans la maison de ma sœur, vers dix heures du soir, de forts raps furent entendus dans la chambre et, en donnant l'alphabet, Joey désira que nous montions tenir séance et que nous ouvrions la porte du bout du palier tenue fermée jusque là de crainte d'accident... Ce que nous fîmes. Dès que nous fûmes assis à la table, le médium fut entransé et la même pantomime que j'ai décrite se reproduisit.

Le médium guettait par la fenêtre qui donnait sur la cour et se glissait silencieusement à travers la chambre jusqu'à ce qu'il eût gravi, en rampant sur le ventre, l'escalier qui conduit à la porte fermée. Quand il s'aperçut que l'obstacle qui, jusque-là avait barré son chemin, avait disparu, la porte ayant été ouverte, il poussa un long soupir et s'élança dans l'escalier tournant de la tourelle écoutant aux portes où il passait, si l'on pouvait l'entendre.

Quand il arriva aux marches où nous avions craint qu'il ne se blessât, il fut porté en bas de la plus étrange manière, plaçant seulement sa main sur la balustrade et se laissant glisser comme un oiseau qui fond sur sa proie. Nous avions placé une lampe dans le vestibule de sorte que nous le suivions des yeux et pouvions observer toutes ses actions. Quand il eut atteint le bas de l'escalier, il rampa sur le ventre à la porte du salon (autrefois la chapelle) et là, attendit et écouta, s'élançant dans l'ombre chaque fois qu'il s'imaginait entendre le moindre son. Représentez-vous notre petit groupe de quatre personnes dans cette vieille maison sombre, seules éveillées dans la nuit, surveillant à la lugubre lueur d'une lampe à demi éteinte la représentation de ce drame terrible et vous partagerez nos sensations pénibles. Nous retînmes notre respiration lorsque le traître meurtrier se glissa vers la porte de la chapelle, l'ouvrant sans bruit pour épier à l'intérieur et tirant son poignard imaginaire prêt à frapper aussitôt qu'apparaîtrait sa victime. A la fin, nous devinâmes qu'elle devait venir. En un instant il s'était élancé sur elle, la poignardant d'abord dans une attitude à moitié penchée, puis, apparemment ne la croyant pas morte, il se leva et, de toute sa hauteur, il la frappa de nouveau, deux fois de haut en bas.

Pendant un moment, il sembla paralysé de terreur du crime qu'il venait de commettre en reculant avec ses deux mains collées au front. Alors, il se jeta prosterné, sur le corps supposé de sa victime. Embrassant frénétiquement le sol dans toutes les directions. Puis, la peur d'être découvert s'éveillant en son esprit, il fit le simulacre de saisir le cadavre dans ses bras, tombant d'abord sous le poids pressenti mais, chancelant de nouveau sur ses pieds, il parut le saisir, le traîner, se glissant sur les dalles comme en venant jusqu'à l'entrée de l'escalier qui conduit aux caves où l'ouverture de l'un des passages souterrains existe encore. La porte à l'entrée de la descente était moderne et il ne pouvait ouvrir la serrure, de sorte que dans l'impossibilité de traîner le corps jusqu'en bas il se jeta encore dessus, embrassant les pierres du vestibule et se lamentant. A la fin, il revint en se traînant sur les genoux à la place du meurtre et commença à prier. Nous nous agenouillâmes avec lui et, entendant nos voix il tendit les mains vers nous d'une façon suppliante. Je suggérai l'idée qu'il cherchait peut-être le crucifix et je montai le chercher suivie du médium. Quand j'eus trouvé ce que je voulais, il le prit de mes mains avec avidité et, le portant près de la fenêtre d'où il avait si souvent épié, il retomba à genoux. Après avoir prié quelques instants, il essaya de nous parler; ses lèvres remuaient, sa langue s'agitait mais il ne parvenait pas à articuler. Soudain, il saisit tour à tour les mains de chacun de nous et les étreignit violemment. Il essaya de nous bénir, mais les mots ne pouvaient venir.

Le même beau sourire que nous avions vu la nuit précédente sur son

visage l'éclaira de nouveau, le crucifix s'échappa de ses mains et le médium tomba prosterné sur le sol.

Un moment après, M. Eglinton nous demandait où il était et ce qui lui était arrivé qu'il se sentait si étrange.

Il déclara qu'il était terriblement épuisé mais qu'il sentait qu'un grand calme et une paix profonde étaient en lui malgré sa faiblesse et qu'il pensait avoir accompli un grand bien. Il ne fut plus entransé mais Joey ordonna d'éloigner la lumière et nous parla comme suit par voix directe :

« Je suis venu vous dire ce que je crois que vous apprendrez avec plaisir, c'est que, par le pouvoir du médium, par vos prières et par la bonté de Dieu, le malheureux Esprit qui a confessé et simulé son crime devant vous est délivré ce soir de la plus lourde part de son fardeau; il cesse d'être enchaîné à la terre en ce lieu. »

« — Je ne veux pas dire qu'il s'en ira tout droit au ciel parce qu'il lui reste encore du travail à faire pour améliorer les conditions dans lesquelles il se trouve, mais le plus dur est fait. C'est ce travail spécial qui a conduit M. Eglinton à Bruges, et Ernest et moi, pouvons dire sincèrement que, pendant tout le cours de notre contrôle sur lui, nous n'avons jamais eu à déployer notre propre pouvoir ni à demander plus sérieusement l'aide de Dieu que dans ces derniers jours. Vous nous avez tous aidés pour un bon travail, à délivrer une pauvre âme de la terre et à la replacer dans le droit chemin, et nous sommes reconnaissants à vous et au médium autant que ce malheureux doit l'être lui-même. Il pourra maintenant progresser rapidement jusqu'à atteindre sa propre sphère et, par la suite, son Esprit et celui de la femme qu'il a assassinée travailleront ensemble à leur tour à débarrasser les autres âmes du chagrin qu'ils ont eu à souffrir eux-mêmes. Cette sainte fille se réjouit dans sa haute sphère du travail que nous avons fait pour lui et sera la première à l'aider et à l'attirer vers elle.

« Il existe dans cette maison et dans celles environnantes beaucoup d'esprits liés à la terre qui souffrent comme celui que nous avons délivré, quoique pour des fautes moins graves. Tous demandent votre assistance ayant besoin de vos prières et c'est là le but le plus grand, le plus noble du Spiritisme d'aider les pauvres Esprits malheureux à se délivrer du lien terrestre et à s'élever. Après un moment, quand cet Esprit pourra contrôler le médium avec calme, il viendra lui-même vous dire toute son histoire et comment il en est arrivé à tomber si cruellement. En attendant, nous vous remercions beaucoup de nous avoir permis de vous tirer tant de forces et de nous avoir aidés par votre sympathie et vous me permettrez de croire que je resterai toujours votre affectionné Joey. »

Ce récit avec quelques changements a été publié dans le journal *The*

Spiritualist, le 29 août 1879, quand la séance venait de se produire. Il y a une suite à cette histoire, aussi remarquable certainement et qui n'a pas encore été imprimée jusqu'ici.

De Bruges, à cette époque, mon mari et moi, allâmes jusqu'à Bruxelles où nous nous divertîmes par des moyens tout différents de cette chose grave qu'est le Spiritisme. Il y avait de nombreuses ventes à cette époque et l'un de nos amusements était de faire un tour chez les revendeurs et d'examiner les objets mis aux enchères.

Pendant une de ces visites, je fus très attirée par une grande peinture à l'huile dans un cadre massif de six à sept pieds carrés. Elle représentait un homme dans la robe de moine franciscain, c'est-à-dire une robe de serge brune nouée avec une corde autour de la ceinture, à genoux en prière avec les mains étendues au-dessus d'un brasier de charbons ardents. Ce tableau était indiqué dans le catalogue comme une peinture représentant un moine espagnol de l'ordre de Saint-François-Xavier et semblait évidemment une peinture de quelque valeur. Quelque chose me poussait à aller la voir plusieurs jours de suite avant la vente et je dis à mon mari que j'en convoitais la possession. Il en rit me disant qu'elle valait beaucoup plus que nous n'y pouvions mettre, ce que j'admis comme vrai. Cependant, le jour de la vente nous trouva en place pour surveiller l'événement et quand la peinture fut présentée, j'offris une petite somme. Le colonel Lean me regarda avec étonnement mais je lui chuchotai que ce n'était qu'une plaisanterie, décidée de m'arrêter à 100 francs. Les offres étaient toutefois très languissantes et, à mon grand étonnement, la peinture me fut adjugée pour 72 francs. Je pouvais à peine croire que ce fût vrai. A peine la vente fut-elle conclue que les courtiers m'entourèrent pour me demander ce que je demandais de cette peinture, et ils m'avouèrent qu'ils n'avaient pas surenchéri pensant que cette peinture allait atteindre quelques centaines de francs.

Je leur répondis que j'avais eu ce que je voulais et que mon intention était de m'y tenir.

Quand nous retournâmes le lendemain pour nous entendre afin de nous faire envoyer ce tableau, les vendeurs nous dirent que le cadre seul dans lequel la peinture avait été envoyée avait coûté 300 francs, de sorte que je fus bien satisfaite de mon acquisition. Ceci eut lieu peu avant notre retour en Angleterre où nous arrivâmes longtemps avant le tableau, lequel avec d'autres objets, avait été laissé pour nous suivre par une route plus longue, mais moins chère.

Le dimanche qui suivit notre retour, n'ayant pas vu d'amis dans l'interval, nous allâmes à Steinway Hall assister à une conférence de M. Fletcher. A la fin il tomba comme d'habitude en transe et décrivit ce qu'il voyait devant lui. Après avoir parlé de gens, de lieux et d'incidents qui

nous étaient inconnus, il s'écria soudain : « Maintenant je vois une chose
 « fort étrange, totalement différente de ce que j'ai jamais vu, et je sais à
 « peine comment la décrire. Un homme vient à moi, un étranger, dans
 « une robe appartenant à quelque ordre monastique, une robe brune de
 « drap ou de laine grossière avec une corde autour de la ceinture et un
 « chapelet qui y pend, pieds nus et la tête rasée. Il traîne une peinture sur
 « l'estrade, une grande peinture dans un cadre et cela me semble être son
 « portrait agenouillé sur un tapis de bois enflammé. Non, je me trompe,
 « l'homme me dit que la peinture n'est pas son portrait mais celui du fon-
 « dateur de son ordre et est en la possession de quelqu'un qui est dans
 « cette galerie ce soir. L'homme me prie de dire à ces personnes que c'est
 « son esprit qui les a poussés à acheter cette peinture dans une ville de
 « l'autre côté de l'eau et qu'il a agi ainsi pour qu'ils conservent le souvenir
 « de ce qu'ils ont fait pour lui. Il désire qu'ils suspendent cette peinture dans
 « quelque chambre où ils pourront la voir chaque jour afin de ne jamais
 « oublier l'aide que les Esprits de la terre peuvent rendre à ceux qui l'ont
 « quittée. Il leur offre par moi ses remerciements les plus cordiaux pour
 « l'assistance qu'ils lui ont donnée et il ajoute que le jour n'est pas loin où
 « il priera pour eux, pour lui-même, et pour que leur bonté puisse leur attirer
 « les bienfaits du ciel. »

La vieille peinture est arrivée en Angleterre en bon état quelques semaines après et fut accrochée au-dessus de la cheminée de notre salle à manger où elle reste comme un gage de reconnaissance pour nous et un objet de curiosité pour toutes nos connaissances.

FLORENCE MARRYAT

Pour la traduction

LÉOPOLD DAUVIL

NÉCROLOGIE

M. Jules Jesupret nous a fait part de la perte douloureuse qu'il a faite le 2 juin de la chère compagne de sa vie, M^{me} Thérèse Jesupret (née Descamps).

Nous nous associons de tout cœur avec la Rédaction de la *Revue* à la peine de notre ami et frère en croyance, M. Jules Jesupret, l'auteur d'un volume parfaitement écrit : *Catholicisme et Spiritisme*, qui démontre les beautés de notre doctrine unie à la morale du Christ.

M^{me} Jesupret, en compagne dévouée, avait adopté les convictions de son mari et a vu approcher la mort sans appréhension, n'éprouvant qu'une douleur, celle de la séparation de deux âmes appelées à se revoir dans l'au-delà. Nos regrets la suivent et nous disons à celui qui pleure ce départ : Résignation... Espérance.

ÉTUDE SUR LE SPIRITISME ⁽¹⁾

PAR A. MARION, *Président de la Cour d'Appel d'Alger.*

(ŒUVRE POSTHUME) (suite.)

Il est, dit-on, un fait constant, car la science de la phrénologie l'atteste et l'expérience l'a démontré, c'est que divers hommes naissent portant avec eux des dispositions marquées, des penchants positifs vers certains crimes qu'ils finissent par commettre. Dans ces cas-là, demande-t-on, le libre-arbitre existe-t-il pour eux ?

Et pourquoi pas, répondrai-je sans hésiter ? par cela que leur tâche est peut-être plus difficile, et qu'ils peuvent avoir une lutte plus vive à soutenir, faut-il nécessairement en conclure qu'il leur a été matériellement impossible de résister aux tendances de leurs passions, et, *à priori*, les déclarer tout à fait irresponsables ? Est-ce que Dieu peut avoir voulu imposer à quelques hommes des devoirs, des obligations, des résistances au-dessus de leur force ? Non, sans doute. Par suite, s'ils succombent, c'est à eux seuls qu'ils doivent l'imputer.

C'est ce dont on se convaincrait facilement, si, au lieu de se borner à tirer des déductions d'un fait, on voulait examiner la question autrement qu'au point de vue de l'existence matérielle du fait lui-même.

Je m'explique. Quand un grand crime est commis et que le coupable l'a payé de sa tête, on croit avoir tout fait en constatant certaines protubérances sur le crâne de ce malheureux, et aussitôt on en tire diverses déductions. Mais cela ne saurait suffire. Pour apprécier la part de responsabilité qui peut peser sur ce criminel, ce qu'il importe de connaître avant tout, c'est quel a été son passé, quelle a été sa conduite antérieure au crime par lui perpétré et surtout par quels degrés il est arrivé à le commettre.

Un grand poète l'a dit :

Quelque crime toujours précède les grands crimes.

Cette recherche est donc nécessaire parce que seule elle peut nous aider dans nos appréciations. Il est évident en effet que si on venait à découvrir, ce qui est à peu près certain, que ce malfaiteur a eu tous les moyens pour triompher de ses tendances et qu'au lieu d'y recourir il s'est volontairement abandonné à l'empire de ses passions ; si on venait à s'assurer, ce qui est plus que probable que, malgré tout ce que l'on a pu faire, il s'est complu, non à étouffer le germe de ses vices, ce qui lui eût été facile, mais à faciliter leur développement ; en quoi les constatations dont il s'agit pourraient-elles lui venir en aide ? N'est-ce pas au contraire dans des faits personnels

(1) Voir les numéros de la *Revue* de janvier, février, mai et juin derniers.

et non dans des dispositions qui ne pouvaient être que très vagues dans le principe, qu'il faut chercher la cause du crime qui a été commis ? et alors où trouvera-t-on une excuse pour ce grand coupable ?

Quoi qu'il en soit, que l'on y songe bien ; s'il était permis de révoquer en doute l'existence du libre-arbitre à l'égard d'un seul homme, il en serait forcément de même pour tous. Effectivement dès le moment que, d'après certaines circonstances, il faudrait apprécier si l'une des créatures a eu sa liberté, il faudrait nécessairement en faire autant pour toutes les autres. Car, ainsi que nous allons le démontrer bientôt, il est positif que nous arrivons tous sur cette terre avec des propensions, des inclinations pouvant affecter plus ou moins notre volonté, et alors où et quand le libre-arbitre dans son sens absolu existerait-il ?

L'objection, que je me suis appliqué à combattre, ne saurait donc prévaloir. Pourtant on ne peut contester qu'elle a par elle-même une certaine valeur, surtout au regard des principes étroits du catholicisme. Effectivement, s'il est vrai que l'homme n'a à parcourir qu'une seule existence, si surtout elle n'est que d'une courte durée, peut-il, se demandera-t-on, avoir la possibilité de lutter contre sa destinée et de triompher des obstacles qui prennent leur source dans sa propre organisation ? Ne doit-on pas dire au contraire que, dans ce cas, il n'y a plus en présence d'un côté qu'une volonté humaine, et de l'autre ce que l'Église appelle les décrets immuables de Dieu ? Et alors que devient cette volonté et à quoi peut-elle servir ?

On ne peut se dissimuler qu'il y a dans cette argumentation quelque chose qui vient augmenter ce que M. de Lens, auteur de l'introduction au traité de Bossuet, appelle les *difficultés inextricables de la question*. Elle justifie en outre ce qu'il ajoute quant à la solution que ce Prélat lui a donnée, *laquelle, dit-il, est médiocrement propre à satisfaire un esprit, qui ne veut pas se payer de mots, mais voir au fond des choses*.

Aussi est-ce avec bonheur que je me tourne vers le spiritisme, parce qu'avec lui tout se coordonne, tout s'explique, tout se comprend. En effet, l'homme qui a eu le malheur de transgresser les lois de Dieu, a, d'après nous, non seulement une, mais plusieurs existences pour rentrer dans la bonne voie ; et chaque fois, ce n'est pas devant un juge inflexible qu'il se trouve, mais devant un Dieu bon et miséricordieux qui, au lieu de prononcer une condamnation définitive et à jamais irrévocable, ouvre toujours la porte au repentir et donne le moyen et le temps d'en profiter. Il en résulte que ce que nous n'avons pas fait dans une première, dans une deuxième existence, nous pouvons le faire dans une subséquente et que nous arrivons ainsi de nous-même instinctivement et insensiblement au but que chacun doit atteindre.

Sans doute, pour l'homme coupable, les épreuves seront évidemment et

plus longues et plus difficiles ; le sentier qu'il aura à parcourir sera plus aride que la voie qu'il aurait suivie s'il n'eût commis aucune faute. Mais s'il en est ainsi, c'est précisément parce que sa volonté et sa liberté ne doivent être nullement violentées. Quoi qu'il en soit, cela n'empêchera pas que, lorsqu'il aura été instruit par ses malheurs et ses souffrances, viendra toujours pour lui le moment où il se tournera de lui-même avec bonheur vers Dieu et où il suivra et bénira ses saintes lois. Dieu le sait et il attend ; c'est là le seul rôle qui soit digne de lui. Que lui importent alors les égarements de la créature et surtout à quoi servirait-il de la contraindre ? Ne vaut-il pas mieux, dans son intérêt même, lui laisser tout le mérite de son retour au bien ?

Comme on le voit, le jour se fait de plus en plus sur la question ; je puis même dire qu'elle est maintenant entièrement élucidée. Et c'est à notre Doctrine que cela est dû. Ce qu'on lui doit surtout, c'est qu'avec elle il ne peut plus être question de ce système étrange dit de la prédestination, ni de celui non moins révoltant dit de la réprobation. Arrière donc ces prétendus décrets par lesquels, au dire de certains pères de l'Église, et notamment de saint Thomas entre autres, Dieu, sans autre motif que sa volonté, j'allais presque dire son caprice, prédestinerait certains hommes au bonheur éternel, tandis que d'autres seraient voués par lui dès leur naissance et à jamais au malheur et à la souffrance.

Non, Dieu ne peut commettre une pareille injustice. Cela est tellement vrai qu'il est même complètement étranger à ces prédispositions corporelles, qui servent de base à l'objection que je réfute, car, ainsi que je le démontrerai dans un des paragraphes subséquents lorsque j'aborderai plus directement la question de la pluralité des existences de l'âme, c'est à nous, à nous seuls, que nous devons les attribuer, comme étant le résultat de nos existences précédentes.

C'est nous en effet qui sommes les artisans de notre destinée, car c'est nous qui préparons dans la vie présente les éléments de celle qui doit suivre. « C'est l'homme lui-même, dit Pezzani, *loc. cit.*, qui s'est fait ce qu'il est devenu dans son être intérieur ; c'est lui-même qui a préparé son berceau ; c'est lui-même qui, en définitive, a déterminé toutes les données fondamentales de la vie qu'il est appelé à poursuivre pendant son séjour sur la terre... »

On comprend dès lors qu'il y a là une raison de plus pour ne nous affranchir jamais de la responsabilité de nos actes, surtout de celle que, par nos faits et gestes, nous avons assumée nous-mêmes sur notre tête. Décider le contraire, ce serait nous permettre de nous préparer à l'avance, au moyen des fautes par nous déjà commises, un brevet d'impunité pour celles que nous pourrions être entraînés à commettre plus tard. Or, cela n'est pas possible.

En résumé, que résulte-t-il de tout ce que je viens de dire ? Une chose certaine, indiscutable ; c'est que Dieu nous a donné la volonté, une volonté qui nous est propre, plus la liberté d'en faire tel usage que cela peut nous convenir. Il doit donc être évident pour toute personne de bonne foi : 1° que l'homme a son libre-arbitre, 2° que rien n'en gêne l'exercice dans aucune des situations ou des circonstances de sa vie, et 3° que Dieu lui laisse, à lui seul, le soin d'en modifier l'usage, s'il y a lieu, pour qu'il en ait seul le mérite.

C'est donc à l'homme à veiller sur lui, car il est responsable de toutes ses actions. Mais cette responsabilité ne saurait l'effrayer, s'il veut se pénétrer des devoirs qui lui incombent et les accomplir fidèlement.

Quels sont ces devoirs ?

(A suivre).

LA PHILOSOPHIE DANS L'ANTIQUITÉ

La Philosophie Grecque (1)

(Suite)

CHAPITRE PREMIER

La philosophie ne commence pas avec les premières conceptions que les peuples ont pu se faire sur leur destinée, sur Dieu et sur le monde. Beaucoup de ces primitives conceptions ne sont que les fruits hâtifs de l'imagination et du sentiment ; sans appartenir exclusivement à la religion, comme le prétend un philosophe moderne, il est toutefois évident que cette embryon de philosophie tient davantage à une sorte de révélation divine (2) qu'à une philosophie pure et nette, à la philosophie proprement dite. Celle-ci commence à l'époque où l'esprit de l'homme s'est concentré en lui-même, où il a réfléchi sur ces grandes questions de l'âme et de Dieu, et où il a essayé de les résoudre par les volontaires efforts de sa raison.

Nous ne dirons donc rien ici de l'Orient ; cette philosophie incommensurable, pour qui sait la comprendre, sera traitée dans un autre ouvrage (3).

Quant à l'Inde, théâtre d'un immense développement religieux, ses doctrines philosophiques ont toujours été dominées par l'idée panthéistique. Tous les êtres faisaient partie d'un seul et même être, impersonnel, au sein

(1) Voir le numéro de février.

(2) Le peuple Juif reçut une révélation divine.

(3) In *Essai de Mysticisme antique* (sous presse).

duquel ils trouveront le repos, en perdant tous, après cette vie terrestre, leur fugitive apparence de personnalité : telle est l'idée générale et commune à tous les philosophes indiens.

Vivant dans une nature accablante, l'Oriental aime peu l'activité ; il aime donc peu la vie, et rêve donc, comme destinée idéale, une sorte d'absorption dans un mode d'existence tellement vague que les historiens ont peine à le distinguer de l'anéantissement pur et simple.

En outre, il faut avouer que d'autres plus compétents que nous ont déjà envisagé cette question. Nous ne nous y étendrons donc pas plus longuement.

Nous allons donc étudier rapidement la philosophie grecque dans ses principaux systèmes, que nous venons d'énumérer.

Les premières écoles qui vont nous occuper sont l'école d'Ionie, dont les principaux centres furent Abdère et Milet ; l'école d'Élie et l'école Pythagoricienne ou Italique. Ces deux dernières se développèrent dans la Grande Grèce ; mais les philosophes qui les fondèrent étaient nés en Asie-Mineure. Il n'est donc pas surprenant que les premières doctrines des Grecs aient subi quelque peu l'influence de l'Orient.

CHAPITRE II

Aristote appelle les philosophes ioniens φυσικοί ou φυσιολόγοι. Et, de fait, c'est de la contemplation de la nature que partent ces philosophes. C'est l'univers sensible, c'est la formation et l'organisation du monde physique qu'ils veulent expliquer ; enfin, c'est uniquement dans la nature elle-même, et non dans un principe supérieur à elle, que la plupart d'entre eux veulent trouver l'explication de la nature.

Leur méthode à tous se ressemble en ce qu'ils prétendent trouver l'explication de tous les secrets de cette nature, de ses origines, de sa constitution, de ses destinées. Leurs livres sont intitulés : *Sur le Tout, Sur la nature du Tout, Sur l'Univers*.

Cette école peut se diviser en deux écoles secondaires, une place spéciale étant réservée à Anaxagore.

Les uns, principalement ceux de Milet, attribuaient l'origine des choses à un pouvoir unique qui, en se développant et en subissant une série de transformations (ἀλλοιωσις), engendrait tous les êtres, les choses inanimées, les hommes et même les dieux (1).

(1) Tous les Ioniens conçoivent ce premier principe, quel qu'il soit, comme doué d'une certaine raison, comme étant à la fois et indivisiblement matière, esprit et Dieu même, d'où une sorte d'hylozoïsme (matière vivante) et de panthéisme naturaliste commun à tous les philosophes de cette école.

Il est vrai que cette force primordiale ils ne la concevaient pas tous de la même manière. Pour Thabès, l'eau est le principe premier des choses : *ἐξ ὕδατος πάντων αὐξήσις* ; pour Anaximène et Diogène d'Apollonie, c'est l'air. En effet, dit Anaximène, l'eau n'est elle-même que de l'air condensé, et elle retourne en air par la vaporisation ; d'autre part la vie est essentiellement un souffle, *anima, spiritus*.

De son côté, Héraclite ramène tout au feu ; en s'épaississant de plus en plus, le feu devient successivement air et eau, l'âme elle-même est un feu ; car point de vie sans une certaine chaleur : le froid, c'est la mort. Héraclite est le philosophe le plus remarquable de l'école d'Ionie ; c'est à lui que les Stoïciens emprunteront leur théorie physique d'un feu subtil et artiste. *Tout change*, répétait-il souvent, *rien n'est, tout devient*. En faisant du *devenir* une sorte de milieu entre l'être et le non-être, il peut être considéré comme le précurseur de Hegel.

Citons encore Anaximandre, pour qui la substance première n'est proprement ni eau, ni air, ni feu, mais un élément indéterminé, *τὸ ἀπειρον*, qui peut successivement devenir ceci, cela et toutes choses.

Mais à ce principe premier, eau, air, ou feu, ils allaient jusqu'à lui attribuer une sorte de raison, et par suite jusqu'à le diviniser : Tout est plein de dieux, disait Thabès : *πάντα πλήρη θεῶν*. Mais s'ils reconnaissent une certaine pensée immanente à la matière indéfinie, ils ne croyaient pas à une divinité distincte du monde et antérieure à lui, pas plus qu'ils ne croyaient à l'existence d'une âme distincte de l'élément humide, aérien, igné. Pour eux, en un mot, la matière était animée ; mais le principe de son mouvement existait avec elle et ne pouvait en être séparé.

Tout change, rien n'est, tout devient, répétait Héraclite. Pour Héraclite encore, la seule sagesse est-elle de connaître (si cela est possible, toutefois) la pensée qui doit gouverner toute chose, de s'arracher aux suggestions du sens individuel, de se confier à la raison générale et de s'y soumettre en tout point.

« La raison, disait-il, est commune à tous. Ceux qui parlent sensément doivent s'appuyer sur la raison commune de tous, comme un État s'appuie sur la loi, et plus solidement encore. Car toutes les lois humaines dérivent d'une seule loi divine : sa puissance est infinie comme sa volonté, elle s'étend à tout et suffit à tout. »

D'autres philosophes ioniens, généralement ceux d'Abdère (Anaximandre, Leucippe, Démocrite) pensent au contraire que le monde est formé d'une multitude d'éléments divers, subdivisés à l'infini dans le vide de l'espace.

Ces éléments gardent toujours sans altération leur nature intime, mais ils se réunissent ou ils se séparent les uns des autres ; la nature des corps dépend uniquement du mode de combinaison qui en mêle et en joint ensemble

les parties jusqu'à ce qu'elles se séparent de nouveau, et ainsi de suite.

C'est Démocrite qui surtout précisa pour la première fois la fameuse théorie des atomes, corps élémentaires ne différant entre eux que par la grandeur et par la forme, indivisibles, éternels, doués de mouvement, entrant en action par eux-mêmes en formant des combinaisons variées.

L'âme n'est, elle aussi, pour Démocrite, qu'une combinaison d'atomes, un corps très subtil, *σῶμα τι λεπτόμας* ; et c'est du conflit de ces atomes avec les mouvements émanant des autres corps que résultent les images et avec elles la pensée. S'il est question de Dieu, dans cette seconde partie de l'École, c'est pour dire qu'il se confond avec le tout matériel, *τὸ ἀπείρον τὸ ζῆον*.

Toutefois dans l'École ancienne, il faut réserver une place spéciale pour Anaxagore (500 avant J.-C.) qui fut le maître de Périclès.

Ce philosophe admet, avec les Ioniens de Milet, l'unité primitive de la matière à l'état de masse confuse et indéterminée, et avec les Abdéritains la multiplicité des formes ; mais il prétend que l'ordre et l'harmonie, qui président à toutes les transformations et à tous les groupements, ne sauraient s'expliquer ni par la matière seule, comme le supposent les premiers, ni par le hasard, comme le veulent les seconds, mais par une intelligence distincte et supérieure au monde, le Nous. « D'abord, dit-il, tout était confondu ; puis vint la Pensée qui organisa tout, *πρῶτον πάντα ἦν ὁμοῦ ; εἰτα Νοῦς ἤλθε καὶ πάντα διακοσμήσε.* »

Cette pensée, remarquons bien que le philosophe la conçoit non seulement infinie, mais indépendante, ne se mêlant à quoi que ce soit, existant seule et par elle-même.

Anaxagore marque donc un grand progrès dans l'histoire de la philosophie. Avec lui l'intelligence n'est plus seulement un attribut de la matière, c'est un principe indépendant, séparé, véritablement supérieur et antérieur au monde, ne sortant pas un jour du sein de l'univers et de ses transformations, mais le procédant, le mouvant et le dominant.

Remarquons toutefois qu'il fait de ce dieu pensant un ordonnateur, mais non un créateur ; car pour lui, comme pour les autres Ioniens, le monde est éternel, les éléments se combinent et se séparent ; à proprement parler rien ne naît, rien ne périt, *οὐδὲν γὰρ χρήμα γίγνεται, οὐδὲ ἀπόλλυται*.

(A suivre).

A. PORTE DU TRAIT DES AGES.

Le comte Tolstoï et la guerre actuelle

On ne lira pas sans émotion les opinions du comte Léon Tolstoï touchant cette terrible guerre en Extrême-Orient :

« Les horreurs se poursuivent. On continue le vol, le brigandage, l'assassinat, toutes sortes de violences, et surtout, on continue à déformer les doctrines religieuses, tant chrétienne que bouddhique. Le tsar, le plus responsable, continue à passer en revue les troupes, à remercier, à récompenser, à encourager, promulgue l'ukase convoquant les réserves. Ses fidèles sujets continuent à déposer, aux pieds du « monarque vénéré » leurs biens et leur existence, en paroles seulement, il est vrai. En fait, ils n'ont en vue que de se distinguer, en arrachant les pères à leur travail, à les envoyer à l'abattoir et à rendre des familles orphelines. Plus la situation des Russes empire, et plus les gazetiers insistent sans vergogne en transformant les défaites en victoires, certains qu'ils sont de n'être pas démentis, et ils continuent ainsi à faire augmenter la vente de leur papier. Plus la guerre exige d'argent et de travail, plus toutes sortes d'autorités et de brasseurs d'affaires s'enrichissent, sachant que personne ne les dénoncera, parce que tout le monde participe au vol et au pillage. Les militaires, instruits dans l'art du meurtre, se réjouissent. Le prêtre chrétien adresse des appels aux hommes pour les inviter à commettre le plus de crimes, *blasphémant* Dieu en le priant de prêter son concours à la guerre et, au lieu de condamner, il justifie et glorifie celui de ses collègues qui, la croix à la main, a entraîné ses semblables au meurtre sur les lieux mêmes des opérations criminelles. On n'agit pas autrement au Japon. Au contraire, en raison de leurs victoires, les Nippons se précipitent avec plus d'entrain contre l'ennemi et sont très heureux d'imiter tout ce qui se commet de vil en Europe. Le Mikado passe également des revues, récompense, encourage. Les généraux font merveille et s'imaginent qu'en ayant appris l'art de tuer ils sont devenus civilisés ; le malheureux peuple travailleur gémit également et est de même arraché à ses travaux utiles et à sa famille. De même qu'en Russie, les gazetiers rivalisent de mensonges et se réjouissent du fort tirage de leurs journaux, de même — car là où l'assassinat est élevé au rang d'une action d'éclat, tous les vices doivent fleurir — les autorités, les tripoteurs gagnent illicitement de l'argent ; les théologiens, qui n'ont rien à envier aux Européens dans les supercheries envers leurs semblables — comme les militaires dans l'art de s'armer — défigurent la haute doctrine bouddhique en tolérant, en justifiant même l'assassinat que Bouddha a expressément condamné. Le savant bouddhique Soyen Shaku, qui dirige 800 couvents,

explique ainsi cette inconséquence : « Bien que Boudda ait interdit l'assassinat, il a dit qu'il ne restera pas tranquille tant que tous les êtres vivants ne se fondront point dans un seul cœur aimant et éternel. C'est pourquoi, afin de coordonner toutes choses qui sont discordantes, il faut guerroyer et tuer. On pourrait donc croire, que ni la doctrine chrétienne, ni la doctrine bouddhique sur l'unité de l'esprit humain, sur la fraternité, l'amour, la compassion, l'inviolabilité de l'existence humaine, n'ont jamais existé, puisque Japonais et Russes, déjà éclairés, cependant, par la lumière de la vérité, se ruent les uns sur les autres comme des fauves, pire que des fauves, dans le seul désir de détruire le plus de vies possible. Des milliers de malheureux gémissent et se tordent dans des souffrances horribles et meurent dans les hôpitaux japonais ou russes en se demandant, avec stupeur, pourquoi ils sont victimes de cette œuvre horrible : tandis que d'autres milliers de victimes pourrissent dans la terre ou sur la terre, ou sont balottés par les flots de la mer. Plus nombreux sont encore les pères, les mères, les femmes et les enfants qui pleurent la perte de leurs soutiens. Et ce n'est pas encore assez ; on prépare de nouveaux carnages, on va faire de nouvelles victimes.

Car la préoccupation principale des chefs est de ne pas manquer de chair à canon, et trois mille hommes sont expédiés, chaque jour, sur le théâtre de la guerre. Le souci est aussi constant du côté des Russes que du côté des Japonais. On précipite, sans cesse, les sauterelles dans la rivière, afin que les rangs qui suivent puissent passer sur les cadavres de celles qui forment le pont.

Mon Dieu, quand cela finira-t-il ? Quand viendra le jour où les hommes réfléchiront et diront, à ceux qui les trompent : « Mais, allez donc vous-mêmes, tzars et mikados cruels, ministres, évêques, prêtres, généraux, gazetiers, brasseurs d'affaires et autres, allez donc vous-mêmes sous la pluie d'obus et de balles ; quant à nous, nous ne le voulons plus ; nous n'irons plus ; laissez-nous labourer, fabriquer, construire en paix ; nourrissez-vous vous-mêmes, parasites ! » — Et il serait si naturel de le dire maintenant, quand des sanglots s'exhalent de milliers de poitrines de mères, de femmes et d'enfants, auxquels on enlève leurs soutiens, lesquels constituent ce qu'on appelle la réserve ! Puisque ces hommes, la majorité des réservistes, savent lire, ils n'ignorent donc pas ce qu'est l'Extrême-Orient ; ils savent que cette guerre est entreprise non pour obtenir un avantage quelconque nécessaire au peuple russe, mais pour s'emparer des territoires étrangers *pris à bail*, comme ils disent, et sur lesquels il était profitable de construire un chemin de fer et d'arranger les affaires avec les tripoteurs. — Ils savent ou peuvent savoir qu'on les égorgera, comme des moutons à l'abattoir, parce que les Japonais sont munis des engins de destruction les plus perfectionnés, tan-

dis que nous ne les avons pas, parce que les autorités russes qui envoient à la mort n'ont pas pensé à s'armer à temps des mêmes engins. — Le sachant, il serait si naturel de dire :

« Allez donc, vous qui avez commencé la guerre, vous tous à qui elle est nécessaire et qui la trouvez juste, allez au-devant des balles et des mines japonaises ; quant à nous, nous n'irons pas, car non seulement nous n'avons pas besoin de la guerre, mais nous ne pouvons même comprendre à qui elle pourrait être utile. » Mais ils ne disent rien. Ils vont et iront, ne pourront pas refuser d'aller, tant qu'ils craindront ce qui fait perdre le corps et non pas ce qui fait perdre l'âme et le corps.

« Il n'est pas certain qu'on nous tuera ou nous blessera sur le champ de bataille où l'on nous mène, disent-ils. Peut-être en réchapperons-nous et nous reviendrons même triomphants, récompensés, comme les marins que toute la Russie a fêtés, parce que les projectiles japonais les ont épargnés. Par contre, si nous refusons d'obéir, nous serons certainement mis en prison, torturés par la faim, fustigés, envoyés au bagne, voire même passés par les armes, sans plus de façons. »

Et, le désespoir au cœur, ils s'arrachent à leur existence honnête, ils abandonnent leurs femmes, leurs enfants, et... ils partent !

Pour copie conforme :

JOSEPH DE KRONHELM.

Les Énigmes de l'Univers

Arrivé sur le seuil du xx^e siècle, en 1899, M. Ernest Haeckel, l'un des principaux représentants de la science moderne, l'inventeur ou le réinventeur de la philosophie moniste, a voulu se rendre compte de l'œuvre accomplie pendant le xix^e siècle, faire une sorte de synthèse des découvertes scientifiques réalisées dans cette période et aussi celle de ses propres ouvrages, afin de voir et de nous montrer où en est la science et ce qui lui reste à faire.

Nous ne songeons pas, dans les quelques lignes qui suivent, à donner une analyse de cette synthèse, à présenter en détail les résultats de l'examen de conscience scientifique auquel s'est livré le savant naturaliste ; nous ne voulons nous occuper que de ce qui nous concerne le plus directement dans les conclusions de cet important ouvrage.

(1) *Les Enigmes de l'Univers*, par Ernest Haeckel, vol in-8°. Paris. Schleicher et Cie.

La conclusion générale qui ressort de l'étude de M. Haeckel est que, dans le domaine des sciences empiriques, naturelles, extérieures à l'homme, le XIX^e siècle a été une ère de progrès sans précédent dans l'histoire ; mais dans la philosophie, qui synthétise et unifie les autres sciences, et dans les sciences morales et sociales, qui appliquent les données de ces sciences à la vie humaine, il y a eu stationnement ou même recul.

En astronomie, en géologie, en physique, en chimie, en biologie, en anthropologie, des découvertes importantes ont été réalisées, des lois universelles ont été formulées, et par elles le dualisme a été renversé et le monisme édifié.

Ces lois sont la *loi de substance*, « loi cosmologique fondamentale qui démontre la permanence de la force et celle de la matière dans l'univers », et la *loi d'évolution*, qui démontre que « la substance est partout soumise à un éternel mouvement et à une continuelle transformation. »

En vertu de ces lois, les nébuleuses, énormes masses gazeuses, incandescentes, infiniment subtiles, deviennent des soleils, des planètes, des satellites, puis se désagrègent pour recommencer un nouveau cycle de transformations.

En vertu de ces lois, « tout organisme supérieur, pluricellulaire, se développe aux dépens d'une cellule simple, unique, l'*ovule fécondé*. »

Arrêtons-nous à ces faits généraux et voyons si nous y trouverons le monisme promis.

D'abord, la loi de substance renferme deux principes : la force et la matière. Voilà donc un dualisme de la plus belle eau.

Vous n'y êtes pas, répond M. Haeckel. La force et la matière ne sont jamais séparées : « Nous sommes convaincus avec Goethe que la matière n'existe jamais, ne peut jamais agir sans l'esprit, et l'esprit sans la matière. » Pour le monisme, « le corps et l'esprit (ou la matière et l'énergie) sont étroitement unis. »

Nous conviendrons volontiers, que dans toute matière il y a quelque esprit et dans tout esprit, quelque matière, mais les proportions sont diverses et ce sont précisément ces proportions qui font la diversité des corps. L'eau est un composé d'oxygène et d'hydrogène ; elle n'est donc pas un corps simple, et il en est de même de tous les corps.

Si nous admettons, ce qui n'est pas, que matière et force sont inséparables, le système moniste n'en sera pas plus valide, car la deuxième loi adoptée par M. Haeckel, détruit la première. La loi de la substance affirme la permanence de la substance, ou des deux substances ; la loi d'évolution l'infirme en démontrant le mouvement, la transformation et même l'augmentation de la substance.

M. Haeckel nous raconte que les nébuleuses s'agrègent pour former des

astres, puis se désagrègent pour rentrer dans le grand tout. C'est là tout au plus une description et non une explication, c'est une *graphie* et non une *logie*, encore moins une *nomie*. Comment ces agrégations et désagré-gations s'opèrent-elles? Sont-elles des effets sans causes? M. Haeckel parle vaguement de germes qui existeraient dans ces nébuleuses. C'est là une pure hypothèse et qui ne fait que nous éloigner encore plus du monisme, de l'unité de substance.

M. Haeckel parle avec dédain du « sport grammatical ». Je ne dirai pas qu'il a complètement tort, mais je pourrais peut-être lui reprocher de n'avoir pas autant étudié la grammaire que l'histoire naturelle. En effet, il nous présente l'ovule *fécondé* comme une cellule *simple*.

Or la grammaire nous enseigne que l'adjectif restreint la signification du substantif qu'il accompagne. L'ovule *fécondé* implique l'ovule *non fécondé*. Celui-ci est peut-être *simple*, mais, à coup sûr, celui-là ne l'est pas; cela nous ramène à l'exemple déjà cité de l'eau.

Les faits et les raisonnements présentés par M. Haeckel nous paraissent donc plus propres à détruire le monisme qu'à l'établir. Il ne suit pas de là que le dualisme soit le dernier mot de la philosophie naturelle.

Dans mon livre sur les *Rapports du magnétisme et du spiritisme*, j'ai exposé quelques raisons qui militent en faveur du *trinisme* : esprit, force, matière (1). J'espère donner quelque jour plus de développement à cette idée, mais ce n'est pas ici le lieu ni le moment.

..

Voulant donner la clé des énigmes de l'Univers, M. Haeckel a dû parler du spiritisme et il l'a fait dans des termes qui auraient pu être de saison au commencement du XIX^e siècle, mais non à la fin. Le chapitre n'étant pas long, nous allons le reproduire intégralement, afin que nos lecteurs puissent le savourer comme il le mérite.

SPIRITISME. — Une des formes les plus remarquables de la superstition est celle qui, aujourd'hui encore dans notre société civilisée, joue un rôle étonnant : le spiritisme ou *croissance aux esprits* sous sa forme moderne. C'est une chose aussi étonnante qu'affligeante de voir que, de nos jours, des millions d'hommes civilisés, sont encore complètement sous le joug de cette sombre superstition; bien plus, on compte quelques naturalistes célèbres qui n'ont pas pu s'en affranchir. De nombreuses revues spirites répandent cette croyance aux esprits dans tous les milieux et dans nos « salons les plus distingués », on n'a pas honte de faire apparaître des « esprits » qui frappent, écrivent, apportent des « nouvelles de l'eau-delà », etc. On fait valoir, dans les cercles spirites, que des naturalistes éminents eux-mêmes partagent cette superstition.

(1) V. *Rapports du magnétisme et du spiritisme* (article CHARDÉL, p. 15 et suiv.).

On invoque, comme exemple, en Allemagne, Zoellner et Fechner à Leipzig, en Angleterre Wallace et Crookes. Le fait regrettable que des physiciens et des biologistes aussi distingués aient pu tomber dans cette erreur s'explique en partie par l'excès chez eux de l'imagination, par le manque de critique, en partie aussi par la puissante influence de dogmes inflexibles implantés dans le cerveau de l'enfant, dès la première jeunesse, par l'instruction religieuse. D'ailleurs, à propos des célèbres croyances spirites répandues à Leipzig et dans l'erreur desquelles les physiciens Zoellner, Fechner et W. Weber sont tombés grâce au rusé escamoteur Slade, la supercherie de celui-ci a été mise au jour bien que tardivement; Slade lui-même a été reconnu pour un escroc vulgaire et démasqué. Dans tous les autres cas où l'on a examiné à fond les prétendus « miracles du spiritisme » on a reconnu qu'ils avaient tous pour origine une supercherie plus ou moins grossière et quant aux prétendus « médiums », (la plupart sont des femmes) les uns ont été démasqués comme de rusés escamoteurs, tandis que dans les autres on a reconnu des personnes nerveuses d'une excitabilité anormale, leur soi-disant *télépathie* (ou « action à distance de la pensée sans intermédiaire matériel »), existe aussi peu que les « voix des esprits », les « soupirs des fantômes » etc. Les descriptions animées que Carl du Prel de Munich et autres spirites donnent de ces « apparitions des esprits » s'expliquent par l'excitation de leur imagination active, jointe au manque de critique et de connaissances physiologiques (1). »

En résumé, d'après M. Haeckel, le spiritisme n'est qu'une simple *croyance*, moins que cela, une pure *superstition*. Ne sont atteints de cette maladie mentale que ceux, savants ou non, qui n'ont pu *s'affranchir* des anciennes croyances et superstitions; ceux dont l'esprit a été faussé, dès leur jeunesse, par l'instruction religieuse; ceux qui manquent de sens critique et de connaissances physiologiques; ceux dont les nerfs sont trop excitables et l'imagination trop active.

Et les phénomènes spirites ont *tous* pour origine une supercherie plus ou moins grossière.

Il faut que M. Haeckel ait beaucoup étudié le sujet et soit bien sûr de lui-même, pour prononcer avec tant d'assurance un pareil jugement, ou bien... qu'il ne l'ait pas étudié du tout; qu'il soit lui-même superstitieux à sa manière; qu'il n'ait pas pu s'affranchir des préjugés — religieux ou scientifiques — de sa jeunesse; ou qu'il manque de sens critique, que ses nerfs ne soient pas bien équilibrés et que l'activité de son imagination dépasse toutes les bornes.

En effet, tout le monde sait que, loin d'être une croyance ou une superstition, le spiritisme est une science au même titre que toutes les autres: basée avant tout sur l'observation, ensuite sur l'expérimentation dans la

(1) *Les Enigmes de l'Univers*, p. 350.

mesure du possible et enfin sur le raisonnement pour l'interprétation des faits observés ou obtenus.

M. Haeckel cite deux ou trois savants qui croient au spiritisme. S'il était au courant de la question, il saurait que c'est par milliers que l'on compte, en tous pays, les savants qui, après avoir fait litière depuis longtemps des préjugés religieux ou superstitieux de leur jeunesse, sur lesquels ils avaient exercé et, par conséquent, développé leur sens critique, sont venus au spiritisme.

Par quel chemin ? Par celui de l'imagination ? Pas le moins du monde. La plupart d'entre eux ont commencé, comme le fait M. Haeckel, par bafouer spirites et spiritisme, par considérer celui-ci comme un supercherie, ceux-là comme de « rusés escamoteurs ».

Mis au pied du mur, c'est-à-dire armés de leur propre méthode baconnienne, ils ont eu beau exercer leur sens critique, ils ont été forcés de reconnaître la réalité des faits ; ils ont eu beau faire appel à leurs connaissances physiologiques et autres, ils n'ont jamais proposé que des explications enfantines et souvent absurdes de ces faits et ne se sont rangés à la théorie spirite que faute de mieux et après de longues résistances et répugnances.

Qu'il y ait des supercheries en spiritisme, personne ne le nie ; mais, de ce qu'il y a du vin falsifié, il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait pas de vin naturel, au contraire. Et le moyen de réduire ces supercheries au minimum ne consiste pas à nier les faits, mais à attirer sur eux les regards de l'opinion publique.

Je n'espère pas, par ces critiques, convertir M. Haeckel au spiritisme. A notre âge — car nous nous suivons de près — on ne change pas facilement l'orientation de ses idées. Je voudrais seulement que le public de bonne foi ne croie pas que sa diatribe contre le spiritisme est irréfutable et que les spirites ne soient pas détournés, par cette page, de lire les *Enigmes de l'Univers* et de profiter de ce que ce livre contient de bon à d'autres égards.

ROUXEL.

LE DOUBLE D'UN DÉPUTÉ

(Traduit de l'Anglais)

Nous lisons dans le *Daily Express*. — Peu de temps avant Pâques dernier, le Major Sir Corne Rasch étant sérieusement malade n'avait pu en conséquence assister à la dernière séance de la Chambre des Communes avant les vacances.

Cependant sir Gilbert Parker le vit assis près de sa place habituelle ; il paraissait affreusement pâle et sur le point de s'endormir. Sir Gilbert Parker lui fit un signe de tête et aussitôt sir Corne Rasch disparut.

Un des députés informé de ce fait dit : Rasch est mort ou mourant ; au contraire, après information, l'on apprend qu'il était en convalescence.

Sir Corne Rasch, lui-même, ne met pas en doute le fait étrange de sa présence, sous cette forme subtile, au banc des fidèles du Ministère, vers lequel sa pensée était constamment dirigée.

L'*Evening News* commentant ce dernier fait déclare qu'on ne peut plus dire que les fous et les sauvages sont seuls à croire aux fantômes et aux apparitions et que de hautes autorités scientifiques, des hommes, dont la bonne foi ne peut être mise en doute dans aucune cour d'honneur, ont déclarés simplement et sans équivoque possible, que non seulement, ils ont vu des fantômes de leurs propres yeux, mais ont même conversé avec eux.

Il en déduit ce paradoxe singulier : certainement quand la moquerie et la crédulité auront dit leur dernier mot, on définira les apparitions, comme les créations de l'esprit dans le rêve, création qui prennent corps dans le désordre momentané de la vision.

Dans le *Daily News* du 17 courant, sir Arthur Hayter ajoute son témoignage, confirmant celui de sir Gilbert Parker. Il dit que lui-même, non seulement vit sir Corne Rasch, mais attira l'attention de sir Henry Campbell Bannerman sur sa présence à la Chambre.

COMMUNICATIONS INTÉRESSANTES

Nous publions, sans y apporter de modifications, ce qui serait peut-être en atténuer le sens, la lettre de M. Felipe Senillosa, et la traduction littérale de ces intéressantes communications.

Monsieur Leymarie.

Paris.

Monsieur,

Par l'entremise de M^{me} Rosa de Esteva Marata, médium à incarnation et tout à fait inconscient, on a reçu ici de très bonnes communications. Par suite de cette circonstance nous avons formé un petit groupe, composé du bien connu écrivain Amalia Domingo Soler, M. Esteva Marata, M. Carbonell et le soussigné afin de profiter de l'occasion, dans l'espoir d'attirer un esprit suffisamment élevé pour lui soumettre la solution de quelques questions transcendantes, telles que *l'action de Dieu sur l'univers, le prin-*

cipe de la vie et surtout des appréciations sur l'état actuel et sur l'avenir du spiritisme.

Les communications reçues me semblent bien remplir notre but et je les considère très importantes pour la cause. C'est pourquoi j'en ai fait traduire quelques-unes que je destine à la *Revue Spirite*, si vous les en trouvez dignes.

Je profite de l'occasion pour vous présenter mes salutations avec l'assurance de ma parfaite considération.

FELIPPE SENILLOSA.

Communication sur les fluides, la constitution de la matière et l'action de Dieu sur l'Univers.

D. — Comment pourrions-nous expliquer la constitution de la matière ?

R. — L'idée adoptée par la science, que les éléments simples doivent être très limités en leur nombre et que la grande différence de la matière consiste dans la combinaison de ces éléments et dans la façon spéciale de la juxtaposition des atomes et de la plus ou moins grande pression à laquelle ils ont été soumis dans l'élaboration de l'ensemble planétaire, cette idée explique tous les faits appréciables et jusqu'à un certain point, elle est dans le vrai, si nous partons des matières élémentaires déjà formées. Mais en élevant nos études plus loin dans l'espace, nous pouvons vous dire que l'origine de la matière, comme tout ce qui existe, n'est que fluides cosmiques. Remarquez que nous parlons au pluriel, car la nébuleuse que la science suppose avec raison, n'est pas un fluide unique, mais se compose de beaucoup, oui, de beaucoup de fluides, dont la rotation une fois déterminée par l'impulsion de la volonté suprême doit réaliser son idée, qui embrasse toute l'évolution d'un système sidéral dans ses plus vastes proportions et dans ses moindres détails.

Nous pourrions aller plus loin et ceci doit déjà suffire parce que nous savons que Dieu peut tout et que sa pensée règne absolue, vu qu'aucune autre force ne le contrarie. Si vous étudiez, vous trouverez des connaissances qui vous serviront d'appui pour comprendre ce que je viens de vous dire.

D. — L'homme en étudiant a trouvé l'éther et quelques spirites ont supposé en cette substance la manifestation de la Divinité et que ce fluide pénètre en lui entièrement.

Pouvez-vous nous dire quelque chose à ce sujet ?

R. — Si les fluides dont est composé l'Univers tangible, sont nombreux, nous en trouverons de plus nombreux dans l'éther, dont les fluides pénètrent avec plus ou moins de force dans la matière selon leur ténuité. Il vous sera difficile de le comprendre et encore plus à la généralité des hom-

mes, ce que nous voulons dire en certifiant cette vérité. Oui ! Ils se pénétrèrent tous, en formant ainsi l'unité de l'Univers, qui est aussi régi par une force unique, par une seule volonté : à laquelle on doit la transformation générale que manifeste la vie dans sa tangibilité, végétale, animale et humaine, et comme je vous l'ai déjà dit dans une autre occasion, à la création des esprits, suprême but de l'action divine.

D. — D'où peut provenir l'idée aussi générale qu'ancienne de la Trinité ?

R. — L'idée de la Trinité est instinctuelle dans son principe et répond à cette vérité : Dieu est le pouvoir absolu, la suprême intelligence et l'amour.

D. — Si les fluides pénétraient d'une manière uniforme, y a-t-il une échelle depuis les plus faibles aux plus grossiers (relativement parlant) et doivent-ils être tous atomiques ?

R. — Certainement il en est ainsi, mais ce que l'homme ne saurait concevoir, nous le sentons quand nous arrivons à un certain degré d'élévation. Je vous dirai qu'il existe un fluide essentiel qui n'est pas atomique, qui ne laisse aucun vide dans l'univers, qui pénètre partout sans exception, matière, fluides, esprits, car tout ce qui ne serait pas ainsi pénétré, resterait en dehors de l'action de Dieu.

D. — L'esprit atteindra-t-il un jour sa perfection jusqu'à pouvoir voir Dieu ?

R. — L'esprit peut atteindre un plus haut degré de progrès de ce que vous pourriez supposer ; mais, pour peu que l'on agrandisse la sphère de son action que son amour et son intelligence s'accroissent, jamais il n'arrivera à voir Dieu comme un être concret, mais il le sentira et aura une conscience plus réelle de Lui à mesure qu'il progressera et arrivera enfin par des occasions qui se produiront à posséder la conviction intime de sa présence. C'est alors que nous nous formerons à une idée exacte de la grandeur de Dieu et de notre petitesse. Je vous dirai ce que j'ai éprouvé moi-même. Après les incarnations révolues, je me suis senti et je me reconnus dans les sphères élevées et à mesure que j'avais, je m'identifiais toujours plus avec l'univers et je fus pris de vertige, comme on l'éprouve à l'approche d'un abîme ; il me semblait que j'allais être absorbé par le grand tout et que ma personnalité allait être anéantie ; et au moment où j'étais le plus pénétré de cette idée, je me sentis soudainement comme éclairé et ma connaissance atteignit de grandes proportions ; je compris beaucoup, beaucoup, je me sentis capable d'un pouvoir extraordinaire et (prétention fatale !) je me crus Dieu !... J'avais à peine formulé une idée si téméraire, que tout disparut et je me retrouvai de nouveau petit et craintif comme j'étais avant ; un moment après, déjà conscient de ma petitesse, j'entrepris les travaux que je rends effectifs dans ce que vous appelez des siècles, qui ne comptent pas pour l'esprit, car nous avons un présent éternel

plein d'attraits se succédant comme les vues d'un panorama grandiose.

D. — Tous les esprits se voient-ils dans l'espace sans exception les uns aux autres ?

R. — Les esprits déjà évolués peuvent empêcher d'être vus par un esprit inférieur, c'est un fait qu'il m'est impossible de vous expliquer ; mais, quelquefois il est nécessaire pour pouvoir opérer sur eux en leur suggérant des idées, qu'ils prennent pour les leurs et sont ainsi poussés à la réflexion ce qui est profitable à leur progression. Nous pouvons ainsi aider nos frères inférieurs ou malheureux sans violer la loi du mérite propre. Si nous nous présentions devant eux ils en seraient éblouis et ils se convertiraient trop vite, ce qui ne serait pas durable : rappelez-vous la parabole du semeur que les évangélistes ont fidèlement conservée.

Pour la traduction,
F. DE PALHANO.

LE MEDIUM ROUGE

M^{me} Louise Bellet chez « Bonne Maman »

Notre chère doyenne, M^{me} Rufina Noeggerath, toujours si dévouée à notre cause, nous invita gracieusement à assister chez elle, le mardi 11 avril, à une séance où devaient être contrôlés les phénomènes obtenus par le médium Louise Bellet, surnommé le « médium rouge ». Nous ne manquâmes pas cette occasion.

Nous y trouvâmes réunis M^{me} et M^{lle} N... ; M^{mes} Hart et Matisse, M. le Dr Finck-Huguenot ; M. Taylor ; M. H..., M. Laurent de Faget et sa fille, le Prince Wiszniewski, MM. Bourdon, Matisse et Maury.

Sur la demande du médium on le déshabilla complètement, on lui mit d'autres effets, on lui lava les bras ; il revint ayant encore le savon aux mains.

Une lampe à lueur rouge fut placée dans un coin du salon permettant de voir les mouvements du médium qui prit place entre l'un des assistants et M. Laurent de Faget, ayant en face de lui M^{me} Matisse et le Dr Finck, à sa droite les autres assistants sauf votre serviteur placé à sa gauche avec, derrière lui, M. Bourdon et M^{lle} de Faget.

L'Esprit frappa trois coups pour annoncer sa présence. La personne placée à la droite du médium mit une main sur celle tenant le crayon et deux minutes après, trois coups ou raps annoncèrent que l'Esprit avait manifesté sa présence. On fit de la lumière et l'on vit, au-dessous de trois lignes écrites en noir, une croix d'un beau rouge.

Dans les autres expériences qui suivirent on obtint seulement du rouge et

une fois de l'écriture rouge avec une croix noire. Après la deuxième expérience on dut se priver de la lampe rouge qui fumait.

On obtint également sans crayon ni la main du médium sur la table, un cœur transpercé d'un poignard (toujours en rouge), le médium était tenu par deux assistants.

Sur notre invitation le médium plaça sa main sur celle d'un assistant et on obtint ainsi une croix non sur le papier mais sur le dos de la main du médium où elle fut vue par tous comme un stigmaté.

Un incident se produisit en faisant de la lumière. Aux trois coups, signal convenu avec l'Esprit, M. le Dr Finck fit éclater une allumette bougie avant que le mot commencé fût achevé, ce qui fit que les premières lettres d'un beau rouge vif furent suivies d'autres lettres rose pâle.

Je dois prévenir que le papier a été apporté par moi et les crayons par les assistants ; toutes les précautions voulues ont été prises pour ne pas être victimes d'une tromperie ; les assistants et nous affirmons les faits qui se sont produits devant nous.

L'Esprit qui se manifeste ainsi au médium est celui d'un ancien *Peau rouge* qui dit s'appeler *Myelca*. Dans une séance chez M. Hugo d'Alési on obtint sa photographie que notre confrère M. O. Courrier a reproduite dans l'un des numéros de la *Vie Nouvelle*.

M^{me} Louise Bellet recevra chez elle, 7, rue Condorcet, Paris, les personnes qui voudront contrôler les faits signalés ci-dessus.

Nous ne voulons pas terminer ce compte rendu sans remercier notre chère doyenne « Bonne Maman » de nous avoir permis de voir un cas nouveau pour nous et aussi M^{me} Bellet, le médium, qui, dans l'intérêt de la cause que nous défendons, a bien voulu se prêter à toutes les exigences des assistants pour montrer la sincérité des manifestations. Aussi toutes les personnes présentes affirment-elles la véracité des faits, toutes précautions ayant été prises pour empêcher la fraude, si celle-ci avait pu se produire.

Nous engageons les personnes désireuses de s'enquérir sur les choses de l'au-delà, de profiter du séjour de M^{me} L. Bellet à Paris pour se convaincre des rapports qui existent entre les vivants et leurs chers disparus.

Le secrétaire de la Rédaction,
J. OUISTE.

VISITE D'ADIEU A BONNE MAMAN

Deux articles consacrés à M^{me} Rufina Næggerath dans ce même numéro de la *Revue* ce n'est vraiment pas trop... elle les mérite bien.

La vie humaine est jalonnée à des distances inégales, souvent bien lon-

gues de jours heureux, plus irrégulièrement, hélas! que sur les routes terrestres où les bornes indiquent le chemin parcouru en montées, en descentes et en surfaces uniformes... image de la vie.

Ce fut un jour faste que je veux marquer d'une pierre blanche que le mercredi 7 juin qui vit réunir une société nombreuse et choisie chez la doyenne du Spiritisme moderne pour apporter à « bonne maman » ses souhaits de bon voyage au moment où elle se dispose à quitter Paris pour aller jouir durant quelques mois d'un repos bien mérité à la campagne, au milieu des fleurs, en attendant le retour de ses enfants et petits-enfants qui sont en Amérique.

Jamais l'aimable octogénaire, à qui une vie pure toute de bonté et de charité a conservé la pleine faculté de ses sens, n'avait été plus vive, plus alerte, plus enjouée, présentant elle-même les visiteurs nouveaux les uns aux autres dans ce petit salon, temple de l'amitié, dont on a dit un jour que le désir de Socrate s'y est réalisé puisqu'il est toujours plein d'amis.

L'auteur de *La Survie* y a recueilli une fois encore le tribut de sympathie, d'admiration due à la belle-mère de ce bon docteur Næggerath qui, au dire d'une de ses clientes et amies, M^{me} Freulich, soignait le plus souvent par charité et n'aurait jamais touché à un scalpel s'il n'avait eu à sa disposition les anesthésiques et les antiseptiques qui permettent de diminuer les douleurs des patients.

Les « petits enfants » étaient nombreux autour de « bonne maman ». Parmi les dames j'ai pu reconnaître et saluer M^{me} la baronne de Watteville, M^{me} Matisse, M^{me} la vicomtesse de Bresson et sa gracieuse fille, M^{me} Renée d'Anjou, dont la plume sait éveiller mystérieusement les *Échos de la Mode* et charmer dans ses romans si parisiens, M^{me} Aurélie Désormeaux, muse qui fréquenta le poète Victor Hugo, dont elle fut l'amie fidèle et dont l'âme est restée imprégnée de la poésie du Maître. Elle a bien voulu nous le prouver en nous récitant avec un talent réel : *Relligio*, qui commence par ces deux vers :

L'ombre venait ; le soir tombait, calme et terrible
Hermann me dit: Quelle est ta foi, quelle est ta bible?

et se termine par cette pensée grandiose :

Lui montrant l'astre d'or sur la terre obscurcie,
Je lui dis : — Courbe-toi, Dieu lui-même officie,

Et voici l'élévation :

Je nommerai encore une amie, une prosélyte, M^{me} A. P..., venue de Suisse pour être présentée à M^{me} Næggerath, puis M^{me} Bardelia, une étoile de première grandeur dans le ciel des médiums, et M^{me} Bellet qui a reçu le surnom de « médium rouge » à cause de la particularité qu'elle possède, dit-on,

d'écrire ou de dessiner en rouge bien qu'elle ne se serve que d'un crayon noir ou d'un morceau de bois.

Je ne puis nommer toutes les autres dames mais je ne veux pas oublier deux charmantes jeunes dames anglaises qui se préparent en pratiquant les vertus spiritistes à briller un jour au ciel sans paraître se douter qu'elles sont déjà ravissantes sur terre.

Parmi les messieurs, j'ai serré la main du pauvre et résigné prince Wisznienski toujours inconsolé du départ de sa vaillante et distinguée compagne; de notre cher et très ancien collaborateur Grimard, du D^r Dusart venu tout exprès de province pour saluer sa vieille amie, du spirituel Albin Valabrègue un des enfants gâtés de la maison, de M. Durville un des lutteurs de la cause, directeur de l'École de magnétisme, du commandant Heidet l'émule du commandant Darget dans l'étude de la photographie de la pensée dont il nous a fait admirer quelques épreuves, enfin, parmi les autres visiteurs, d'un jeune Espagnol M. Alvarez représentant d'une revue spiritiste transpyrénéenne.

Les deux médiums que je viens de nommer ayant bien voulu, malgré le grand nombre de visiteurs présents, plus de trente, tenter une séance, se mirent au guéridon avec une jeune dame et le commandant M... M^{me} Bellet et M^{me} Bardelia retirèrent leurs gants et j'eus le temps d'examiner les mains du « médium rouge » petites, blanches et immaculée. Bonne maman mit sur le guéridon, devant les médiums, quatre feuilles de papier blanc vérifiées et quelques crayons noirs. Les manifestations commencèrent aussitôt par des coups frappés très différents se faisant entendre en même temps sur le guéridon, sur le parquet et dans une chaise. Un esprit ayant prié deux autres de lui céder la priorité donna son nom à un ami cher et se retira discrètement. M^{me} Bellet reçut alors communication d'un Indien « Peau Rouge » l'un de ses guides qui la pria de mettre simplement sa main sur l'une des feuilles de papier. Après quelques instants elle demanda la lumière, on ouvrit les rideaux. Le médium en levant sa main, poussa un cri: du sang, du sang... et s'évanouit. Alors la feuille de papier passée à la ronde montra cinq empreintes rouges laissées par ses doigts, empreintes dans lesquelles quelques assistants crurent reconnaître des visages humains. Étrange mystère! L'expérience de spiritisme en resta là, vu l'heure avancée. Nous n'en dirons rien de plus.

Malgré son grand âge, M^{me} Rufina Næggerath fit jusqu'au dernier instant les honneurs de son salon avec un soin jaloux, possédant ce talent qui devient rare, de faire briller tour à tour chacun de ses visiteurs et quand elle garde la parole elle conte toujours avec un charme et une finesse qui se répandent sur son visage mignon et voltairien tout à la fois, des histoires qu'on voudrait sténographier.

Laissez-moi vous redire, ou l'essayer, du moins, l'une de celles que nous eûmes le plaisir d'entendre sortir de ses lèvres,

« C'était, dit-elle, avec son bon sourire un peu malicieux, à l'époque où avec un excellent médium, M^{me} Bablin, mes vieux amis le Dr Chazarein, le Dr Flaschen et quelques intimes convaincus, nous obtenions de belles matérialisations qui se succédaient les unes après les autres et apparaissaient en écartant le rideau, tantôt isolées, tantôt réunies, vieillards, femmes, enfants que nous avons pressés dans nos bras ou tenus sur nos genoux, apparitions surgissant avec des costumes de différentes couleurs, sans compter un Indien nu qui vint plusieurs fois.

Vous pensez bien, mes amis, qu'en ce temps-là, (je parle de plus de vingt ans) la chose fit quelque bruit et que mon petit salon dut s'ouvrir à bien des curieux attirés par le récit de ces faits qui sont naturels, qui vont le devenir de plus en plus, mais qui paraissent encore si mystérieux, si étranges.

Parmi ces visiteurs de tout rang se présenta un jour un monsieur dont la carte me dit que j'allais avoir le très grand honneur de recevoir un des princes de la science. Il entra, s'assit là après m'avoir saluée, et froidement, d'un ton de grand inquisiteur, me dit : « Madame, j'ai entendu raconter les faits étranges, prétendus réels qui s'accompliraient chez vous, et, « très sceptique, fort incrédule, mais aussi parfaitement impartial, j'ai tenu « à venir vous saluer et vous prier d'être assez aimable pour me dire comment, par qui, par quoi vous obtenez ces phénomènes ? Vous me permettez donc quelques questions. »

— « Interrogatoire scientifique, docteur ? »

— « Vous l'avez dit, madame. »

— « A votre disposition. »

— « Je dois vous déclarer, madame, à titre de savant consciencieux, que « je ne puis m'en laisser imposer et que je veux être convaincu, aussi, tout « en vous déclarant que je ne douterai point de vos assertions, j'entends « voir ensuite pour croire. »

— « Parfaitement, monsieur l'Académicien. C'est à l'aide d'un médium, homme ou femme endormi et attaché sur un siège, que nous obtenons le phénomène des apparitions. »

— « Vous voulez dire des hallucinations... »

— « Comme il vous plaira, mais les apparitions sont visibles, palpables, marchent, parlent et s'entendent. »

— « Et... ce médium le fouillez-vous ? »

— « Mieux que cela, monsieur le savant, avant d'introduire le médium « sous ce rideau, les dames présentes lorsque le médium est M^{me} Bablin, « l'emmènent dans ma chambre à coucher, et l'y déshabillent de la tête « aux pieds et le visitent minutieusement. »

- « Complètement déshabillé? très bien! »
- « Elles lui enlèvent jusqu'à sa chemise. »
- « Oh! parfait, parfait... et ensuite? »
- « Ensuite, Docteur, cette vérification *in extremis* étant achevée, le médium est ramené au salon. »
- « Toujours complètement dévêtu? c'est fort bien! »
- « Oui, complètement, sauf qu'on lui a remis sa chemise. »
- « Comment, vous lui remettez la chemise? » demanda le savant en levant les bras.
- « Oui Monsieur, ce vêtement si léger est indispensable pour la transmission des fluides... »
- « Certainement! et la transmission de la fraude aussi! s'écria mon grand homme qui se leva, prit son chapeau, me salua sans trop de mépris et se retira.
- « Monsieur le savant, lui dis-je en lui rendant son salut, je pensais bien que si nous ne tirions pas la chemise, vous n'aviez plus qu'à tirer l'échelle! »

Et riant de bon cœur avec nous tous, bonne maman ajouta: « Ce savant-là, dont je tais le nom à dessein, et qui mourra dans son académie entêtée, ment, je l'ai du moins vu, il m'a parlé, il m'a saluée, mais que pensez-vous de l'anonyme savant qui se permet de m'écrire, il n'y a pas longtemps: « Rufina, j'ai osé lire jusqu'à la dernière page ta *Survie*... Eh bien, au nom de la science, je te le dis: c'est un livre diabolique... infernal! »

Pauvre bonne maman... un esprit diabolique! Nous savons tous, nous qui sommes allés l'embrasser et lui souhaiter un bon voyage en disant: au revoir! à cette aimable femme qui verra son vingtième lustre, que si l'amour du prochain pouvait jamais s'éteindre sur la surface de cette terre, c'est au cœur de notre aimée et vénérée doyenne qu'on irait rallumer ce flambeau divin.

Paris, 8 juin 1905.

LÉOPOLD DAUVIL

PARADOXES PHILOSOPHIQUES ⁽¹⁾

Le paradoxe est une proposition contraire à l'opinion commune. Il suppose donc une opinion commune. Or, en existe-t-il encore? Les théories les plus diverses ont aujourd'hui des partisans plus ou moins nombreux et, même

(1) *Paradoxes philosophiques* par M^{me} Anna Wallenberg, traduit du suédois, 1 vol. in-12, Paris. Librairie de l'Art Indépendant.

dans les sciences physiques, aucune de ces théories ne conserve la majorité pendant plus d'une génération ; il en est comme des médicaments : ils sont infaillibles... tant qu'ils guérissent.

Que dire alors des sciences philosophiques, morales et sociales !

Néanmoins il est des théories encore peu répandues et qui sont paradoxales pour la majorité de l'opinion commune. De ce nombre est le spirisme, et c'est de ce paradoxe que M^{me} Wallenberg prend ici la défense.

Pour se faire une idée exacte et complète des *Paradoxes philosophiques*, il faudrait, quant à l'auteur, considérer deux personnes, l'une catholique, l'autre spirite ; et quant à l'ouvrage, l'envisager sous trois points de vue : *Imaginatif* par rapport au catholicisme ; *rationnel* en ce qui se rapporte au spiritisme ; et *sentimental* en ce qui concerne les conséquences qui résultent de la doctrine spirite pour la conduite de la vie. Bien entendu, nous ne donnerons ici qu'un léger aperçu de ces diverses considérations, et les lecteurs qui voudront de plus amples détails auront la complaisance de remonter à la source.

..

M^{me} Wallenberg est catholique, mais comme on en voit de plus en plus, qui conservent certains principes et rejettent les autres. La croyance en Dieu, en l'âme humaine et en son immortalité sont maintenus par notre auteur ; mais le paradis et l'enfer éternels comme conséquence d'une seule et courte vie passée par l'âme sur cette terre ne sont pas admissibles. La religion de l'amour traînant à sa remorque la haine, la doctrine d'un jugement immédiat et définitif, qui envoie l'homme au ciel ou à l'enfer, aussitôt après sa mort, sont des idées qui choquent le bon sens et que M^{me} Wallenberg ne peut accepter.

Le dogme du péché originel trouve cependant grâce devant elle ; mais c'est plutôt matière d'imagination que matière de foi. M^{me} Wallenberg en donne une explication nouvelle qui ne manque pas d'originalité, mais qui n'a pas l'intention de s'imposer comme une démonstration mathématique, puisque l'auteur elle-même a soin de nous avertir que ce n'est qu'une *fantaisie*. En voici les grandes lignes.

Avant que l'homme fût créé, il y avait eu la chute des anges, à peu près comme le raconte la Bible ; mais une partie de ces anges cherchèrent bientôt à se rédimier ; ils travaillaient au perfectionnement de mondes matériels. Ils construisaient, détruisaient et recommençaient toujours. Ils créèrent même le corps humain, mais ils ne purent l'animer. La constatation de leur impuissance détermina beaucoup d'entre eux à s'humilier et à revenir vers leur Père ; Dieu eut pitié de leur œuvre et insuffla un minimum de son âme dans l'être qu'ils avaient créé.

Et voilà pourquoi l'homme est imparfait et si facile à induire en tentation par les anges restés mauvais.

Le premier qui succomba à l'attaque du démon séducteur ne fut pas Eve, comme on le croit et l'enseigne, mais Adam. La femme est donc supérieure à l'homme. C'est elle qui doit écraser la tête du serpent, c'est-à-dire détruire le mal et M^{me} Wallenberg n'est pas loin de croire que Marie est la première Eve qui, « purifiée et développée par des incarnations successives, à travers des époques de souffrances et d'épreuves, ayant enfin expié son péché, est revenue pour la dernière fois sur la terre comme mère terrestre de Jésus-Christ. »

On voit que M^{me} Wallenberg ne manque pas d'imagination. Si je voulais renchérir sur elle, j'ajouterais que Jésus pourrait bien être aussi la réincarnation du premier Adam, éprouvé, purifié et, pour ne pas choquer le dogme catholique, divinisé.

∴

Si M^{me} Wallenberg a de l'imagination, elle n'est pas moins bien pourvue de raison, car les arguments qu'elle présente à l'appui de la théorie spirite sont aussi rationnels qu'on peut le désirer. Comme ces arguments sont épars dans le volume, je vais en rassembler quelques-uns.

Du néant rien ne peut provenir. Donc l'âme humaine a vécu avant son existence présente, et elle vivra encore après.

Les savants ne veulent croire qu'à ce qu'ils voient et touchent ; or, la cohésion, qui lie entre elles les particules des corps, est invisible, et pourtant ils y croient !

Non moins illogiques sont encore les savants lorsqu'ils soutiennent que rien ne se perd dans l'univers : « S'agit-il de l'âme humaine, au contraire, tout est fini. Celle-ci est anéantie avec tout ce qui s'y rapporte, sentiments, volonté, intelligence... »

C'est l'âme qui anime le corps, qui lui donne la sensibilité, la force, l'intelligence. « Si les esprits peuvent habiter et vivre dans des corps matériels, ils doivent vivre encore mieux hors du corps, libres de toute la contrainte que celui-ci exerce sur eux. »

L'idée de l'anéantissement de l'âme est beaucoup moins logique que celle de sa préexistence et de sa post-existence. « La cessation de l'individualité, la transformation ou fusion avec d'autres choses est impossible par suite de l'axiome incontestable : rien de rien, quelque chose de quelque chose. L'individualité existant sur la terre prouve, par là, que son principe a dû exister toujours, et il n'est guère probable que le Très-Haut, seulement par caprice et pour les êtres d'une petite planète, abolisse cette loi fondamentale et axiomatique. »

En pareille matière, les plus petites choses ont leur importance. Ce fait que l'on se plaît, pendant la vie terrestre, à revenir dans son pays natal et dans les autres lieux que l'on a habités, n'indique-t-il pas que l'âme peut aspirer à revenir sur la terre ? Et si elle y est venue une fois, pourquoi pas plusieurs ?

Mais, dira-t-on, nous n'avons aucune preuve de la pluralité des vies, cela n'est pas scientifique.

Aucune preuve ? Comment la science explique-t-elle l'inégalité des facultés et des aptitudes humaines ? Par l'hérédité ? Une foule de faits et des plus importants échappent à cette explication. Les enfants de mêmes parents diffèrent souvent du tout au tout, et entre eux et avec leurs parents.

Un enfant qu'on pourrait appeler un ange, naît dans un milieu nullement angélique, de parents tombés profondément dans le crime et dans le vice. « Enigmes, me diras-tu. Oui, certes, énigmes si tu ne crois pas à la réincarnation, mais ces énigmes te paraîtront toutes naturelles si tu y crois. »

Le cas inverse, un enfant vicieux et criminel naissant de bons parents, n'est pas plus rare.

Au point de vue intellectuel, les faits ne sont pas moins probants qu'au point de vue moral. On cite souvent comme exemple les *enfants prodiges* ; l'extrême opposé, — les faibles d'esprit, les phrénasthéniques, comme disent les savants, — n'est pas moins démonstratif. Beaucoup d'individus même bien constitués ne peuvent apprendre pendant toute une vie ce que d'autres saisissent du premier coup. Pourquoi ?...

Peut-être parce que, comme le soutient Platon, nos connaissances ne sont souvent que des réminiscences, des reconnaissances. M^{me} Wallenberg incline à croire que la foi même est un souvenir ; et cela est assez vraisemblable.

Nous n'ignorons pas que les savants opposent des objections à ces arguments ; mais nous ne voyons pas qu'ils réfutent jamais nos réponses. Et pourtant nous ne présentons ici qu'une faible partie des preuves de la pluralité des vies.

..

Après avoir indiqué les côtés imaginaire et rationnel des *Paradoxes philosophiques*, il nous reste à dire quelques mots de la partie sentimentale, la plus importante de l'ouvrage ; quelques mots seulement, car il s'agit de mettre le lecteur en appétit et non de le rassasier.

M^{me} Wallenberg ne se borne pas à démontrer que la réincarnation est la doctrine la plus rationnelle, la plus naturelle que l'on puisse donner sur la destinée humaine ; elle indique les conséquences morales et sociales bien-faisantes qui en découlent, et elle réfute habilement des faux remèdes aux

maux sociaux présentés par les matérialistes, les *croyants* à la mortalité de l'âme.

De la doctrine — ou plutôt de l'hypothèse, car elle n'est nullement démontrée — que l'âme naît du corps et meurt avec lui, qu'elle n'en est qu'une sécrétion, un organe, une fonction, on ne sait trop quoi, de cette hypothèse, dis-je, il résulte que personne n'est content de sa condition. Tout le monde veut jouir le plus possible, mais non travailler, — c'est bon pour les frères inférieurs.

La vie est courte et elle est unique ! Après elle, plus rien ! Il faut donc en tirer le meilleur parti possible et pour cela tous les moyens sont bons.

Avidité, cupidité, orgueil, envie, luxure, paresse, toutes les passions et tous les vices se donnent carrière. Et si le corps social en souffre, chacun rejette la faute sur les autres ; quant à lui, on lui donnerait le bon Dieu sans confession, s'il le voulait.

Avec une pareille *croyance* — car la mortalité de l'âme humaine n'est pas autre chose qu'une croyance gratuite et non la moins absurde des croyances, — on peut en toute sécurité — en arrière des gendarmes, et même en leur présence si l'on a les moyens de se les rendre indulgents, — on peut faire tout ce qu'on veut ; mais la volonté étant contenue dans des limites très restreintes par la puissance, on ne fait pas grand'chose. D'autre part, la puissance étant toujours très inférieure à nos désirs, à nos ambitions, quelle que soit son étendue, nous n'en sommes pas plus heureux.

Avec l'âme mortelle, papillon éphémère, il n'y a plus de remords, mais aussi il n'y a plus d'espérance. La terre devient ainsi un enfer, à la porte duquel Dante pourrait à nouveau inscrire la devise : *Lasciate ogni speranza* !

C'est peut-être regrettable, disent les savants en *us*, mais c'est ainsi : la vérité avant tout ; ni les portes de l'enfer, ni les portes du ciel ne prévauront contre elle.

Êtes-vous bien sûr que vous tenez la vérité ?...

Je ne dirai pas que le livre de M^{me} Wallenberg soit de force à convertir les savants ; il n'est, d'ailleurs, pas écrit dans le genre qui leur convient ; mais il donnera à réfléchir à ceux qui cherchent de bonne foi, et il édifiera et confirmera dans leurs idées ceux qui partagent ses *paradoxes*.

ROUXEL.

BIBLIOGRAPHIE

Au pays des esprits.

Au pays des esprits est la traduction, d'une langue que l'on ne nomme pas, en langue française d'une œuvre qui a eu un profond retentissement

dans tous les centres voués à l'étude de l'occultisme, et cela, dit le Dr Papus parce qu'elle correspond à des descriptions strictement exactes de visions et d'expériences. Le présent volume ne contient que la première partie des visions et expériences du voyageur au pays des esprits, mais il nous présente « le récit le mieux combiné et le plus captivant pour donner au public féminin une idée générale de ce qu'est la science occulte, dégagée de tout le fatras qui lui est attribué bien à tort. »

On ne s'attendrait pas à trouver dans ce livre des mathématiques, il y en a pourtant, du moins dans la Préface, le Dr Papus nous y donne une nouvelle application du carré de l'hypothénuse :

« Si 3 représente l'influence divine, 4 l'homme terrestre, et 5 le mal, on pourra dire à l'être masculin : le carré du mal a, comme mesure équilibrante sur Terre, l'Union des carrés de l'Homme et l'influence divine. C'est la clef chinoise du problème du carré de l'hypothénuse répandu en Occident par Pythagore et incompris des mathématiciens dans ses rapports philosophiques. »

Si 3 représente un chêne, 4 un âne, 5 un homme, il me semble qu'on pourra aussi bien dire à l'être masculin, etc. Le carré de l'hypothénuse n'est pas fondé sur un *si*, ce n'est pas une *hypothèse*, — ni un *problème*, — c'est un *théorème*. Serait-ce de la géométrie destinée au public féminin, que nous présente là le Dr Papus ?

Le héros du pays des Esprits est un jeune étudiant de noble famille que son professeur, le Dr Von Marx, entraîna dans une Société secrète d'études occultistes pour en faire un sujet à expériences, afin d'étudier la nature et les us et coutumes des élémentaires, des élémentals, des coques qui nous entourent en ce bas monde.

L'élève prend tellement goût à ces études qu'il va, d'abord avec son bon maître, ensuite tout seul, de centre en centre occultiste pour se faire initier et acquérir des connaissances toujours plus hautes et plus transcendantes. Louis — c'est son nom — court après les imitations comme nos arrivistes courent après les diplômes, dont ils ne se trouvent jamais assez chargés.

Après avoir déjà conquis beaucoup de diplômes, — Je veux dire de secrets initiatiques, tous plus terribles les uns que les autres et qu'il garda pour lui, heureusement, — Louis nous dit : « Ce qui me préoccupait beaucoup plus que la gloire ou les richesses, c'était l'espoir de terminer bientôt mes épreuves initiatiques, dans une société extrêmement antique, à laquelle j'aspirais passionnément. »

Loin de moi la pensée de reprocher à Louis de donner la préférence à l'étude sur la gloire et les richesses, le reproche se retournerait contre moi-

(1) *Au pays des Esprits* ou roman vécu des mystères de l'occultisme. Préface par le Dr Papus, 1 vol. in-16, Paris, Gustave Ficker, 1905. En vente à la Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, à Paris au prix de 5 fr. broché.

même. Je veux seulement dire qu'à mon avis, il fait beaucoup trop de cas des initiations.

L'esprit humain est partout et toujours le même (1). Il n'y a guère de secrets au monde et quand il en existe, ils sont bientôt dévoilés. Ce que les initiateurs ont appris, nous pouvons aussi l'apprendre par nos propres efforts, aussi bien et peut-être mieux qu'eux.

Quand même nous ne découvririons pas les profonds mystères initiatiques, l'exercice de notre activité intellectuelle, en ce sens ou en d'autres, fortifierait notre esprit pour découvrir d'autres choses, peut-être meilleures; tandis que la réception passive de connaissances toutes faites, peut bien remplir notre esprit, mais non le former et le *puissancier*.

Interrogez les faits, lisez les biographies des grands hommes, des puissants esprits. Fourier, Saint-Simon, Pierre Leroux, Allan Kardec, ont-ils été initiés ? Pas le moins du monde, à peine même si plusieurs d'entre eux ont reçu l'instruction primaire, tout au plus secondaire; beaucoup de grands inventeurs en tous genres sont même des autodidactes; pendant que les diplômés, timorés ou aveuglés par l'endoctrinage, ne font tout au plus que des découvertes secondaires, ou, ce qui ne vient pas moins à l'appui de ma thèse, ils font des découvertes dans un domaine qui n'est pas celui qu'ils ont pioché.

Il importe de dire et redire que l'endoctrinage — à plus forte raison l'initiation, — la culture en serre chaude, est un mauvais système éducatif. L'esprit d'initiative, dans les sciences, dans les arts, dans l'industrie, dans le commerce, dans la guerre, est en raison inverse, en divers pays, de la dose d'éducation passive que la jeunesse reçoit.

Un autre reproche que j'adresserai à Louis, c'est de faire beaucoup trop grand cas de la magie noire. Je veux bien lui concéder que les faits qu'il rapporte sont vrais — quoique je n'en crois rien — mais je dis qu'ils sont mal interprétés. La puissance des magiciens, en mal comme en bien, — surtout en mal — est beaucoup plus limitée qu'ils ne voudraient nous le faire croire, et de plus, dangereuse à exercer pour eux-mêmes, plus que pour leurs victimes.

Je n'ai encore fait que critiquer le *Pays des Esprits*, mais c'est pour le bon motif, et je prie Louis de bien croire qu'il n'y a dans nos objections aucune intention malveillante. Je devrais maintenant l'examiner au point de vue littéraire, mais ceci n'est pas mon fort, par mes tendances et par mes occupations habituelles, je suis plus compétent — ou, si l'on veut, moins incompétent en matière de *choses* qu'en matière de *mots*. Et puis... il faudrait être Tirésias pour bien apprécier un roman destiné au public féminin. Je laisse donc ce soin aux Dames.

ROUXEL.

(1) Si l'on suppose qu'il progresse, on ne fait que fortifier mon argumentation.

∴

Les Chevaliers de la Lumière (1).

L'auteur des *Chevaliers de la Lumière* est-il Turc, comme l'indiquerait son premier nom, ou Allemand, comme le ferait supposer le second, ou Français comme on pourrait le croire d'après le troisième ? Je serais bien embarrassé de le dire. Est-il musulman ou chrétien ? J'en suis encore à me le demander après avoir lu son livre, dans lequel on trouve beaucoup d'éloges du mahométisme, à peu près sans réserve, et aussi du christianisme dans son principe, l'Évangile, et dans ses premiers adeptes, les premiers chrétiens, mais des critiques nombreuses et sévères du catholicisme contemporain.

C'est, en effet, d'après l'auteur, — et je suis loin de le contredire sur ce point, — le catholicisme romain qui a été le premier fauteur et facteur du désordre social actuel : d'abord, par les luttes religieuses, qu'il n'a jamais cessé de soulever et d'attirer ; ensuite par ses luttes de races, source originaires de la politique coloniale moderne : sous prétexte de convertir et de civiliser les prétendus sauvages, on les exploite et on les martyrise d'une façon aussi lâche qu'indigne ; enfin par la lutte de classes, qui est l'aboutissement final des autres : cléricaux et anti-cléricaux se disputant non plus seulement l'exploitation des sauvages, mais aussi celle de leurs concitoyens ; capital protégé par les uns, travail protégé par les autres, et toujours avec le même désintéressement !

Il en est mort, le pauvre christianisme ou il n'en vaut guère mieux, c'est sa juste et logique récompense ; mais il reste vrai qu'il a été l'initiateur de tous les *ismes* qui nous obsèdent et nous rongent : militarisme, nationalisme, paupérisme, colonialisme, socialisme, etc., etc.

La partie critique du livre de M. du Moulin — prenons son nom français qui nous est plus familier, — est principalement consacré à démontrer les méfaits du catholicisme que nous venons de résumer. Il ne peut pas croire que le catholicisme soit la seule bonne religion ; qu'il soit absolument nécessaire et suffisant, pour être sauvé, de recevoir le baptême l'en entrant en ce monde et l'absolution pour en sortir ; qu'il faille, autant qu'on le fait, moriger les sauvages pour leur procurer l'enfer, certain ici-bas, et le paradis, s'il existe, dans l'autre monde.

M. Du Moulin va jusqu'à soutenir que les dits sauvages valent mieux que les chrétiens et leurs autres civilisateurs de toutes sectes.

(1) *Les Chevaliers de la Lumière. Pas de races ! Pas de classes ! Tous frères !* Par Mahammad Adél Schmitz Du Moulin, 1 vol. in-8°, tome I. Paris, Gustave Ficker, 1906. En vente à la Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, à Paris — 3 fr. 50 broché.

« J'ai parcouru à peu près le monde entier, dit-il, j'ai vu les peuples les plus divers et les plus lointains, mais nulle part je n'ai trouvé de « sauvages ». Sous l'enveloppe un peu rude de ces peuples primitifs battait un cœur noble et bon. Après mon retour en Europe, j'ai bien découvert des sauvages, mais ces sauvages habitaient l'Europe. On ne trouve de véritables sauvages qu'en Europe. Tous les peuples ont leur civilisation, quoiqu'elle soit différente de la civilisation européenne et, Dieu merci, souvent meilleure. »

Et ces sauvages, qui sont meilleurs et plus honnêtes que nous serais-sons damnés, tandis qu'un acte de contrition fait au bon moment suffirait pour effacer en nous toute une vie de crimes et délits et nous acquérir la félicité éternelle ! Voilà ce que M. Du Moulin ne peut admettre. Pour lui, les chrétiens modernes représentent une race démoralisée, dépravée, pitoyable (et impitoyable pour les non-chrétiens), comme le monde n'en a jamais vu.

« Ces chrétiens sont une malédiction pour toute l'humanité ; ils empêchent le monde avec leur cupidité, leur arrogance, leur sans-gêne, leur amour-propre, leur orgueil et leur égoïsme, détruisant et anéantissant partout les mœurs, l'ordre, l'autorité. »

Notre système d'éducation, qui nous a été légué par l'Église et sa fille — aujourd'hui fillâtre — l'Université, est radicalement vicieux et néfaste.

« L'éducation moderne a pour but principal de mettre les hommes à même d'acquérir autant de richesses que possible. Pour la plupart des hommes il s'agit d'arriver ; en réalité, ils n'arrivent pas, ils reculent. »

Nous pouvons ajouter qu'ils reculeront de plus en plus. Depuis plus de quatre siècles, depuis Rabelais et même avant, les hommes les plus savants ont mis en évidence les vices de notre système d'éducation et indiqué les moyens de la réformer. Rien n'est encore changé et rien ne le sera tant que le but restera le même.

Ce but mercenaire, *vénal* des études dites — par antiphrase sans doute — *libérales*, a été la source de tout le déséquilibre social des temps présents et tout d'abord de la désertion des campagnes, où la vie est saine et digne, et de l'agrandissement des villes, où elle est aussi misérable physiquement que moralement.

La corruption, qui a commencé par le haut de l'échelle sociale : « ce furent les princes et les prêtres qui, les premiers, manquèrent à leur devoir », est descendue graduellement jusqu'en bas. La cupidité et l'envie ne tourmentent pas moins les pauvres que les riches, les ouvriers que les intellectuels.

« La plus grande partie des hommes travaillent comme des bêtes de somme... Le travail, tel qu'on le pratique aujourd'hui, est une malédiction. Autrefois, le travail rendait les hommes expérimentés et joyeux, aujourd'hui, il les rend sots et mécontents... Les ouvriers n'ont ni joie, ni courage du

travail, ils n'en retirent aucune bénédiction, ils retournent à l'état sauvage et, ne pouvant plus rien produire personnellement, ils s'abandonnent à la rage de la destruction. »

Et pourquoi tout ce travail ? Pour engraisser l'Église et l'État qui, sous prétexte de nous procurer le bonheur en ce monde ou dans l'autre, sous couleur de nous protéger les uns contre les autres, comme si nous étions pires que les bêtes fauves, nous amentent les uns contre les autres, afin, pendant ce temps, de « s'emparer d'Aliboron. »

M. Du Moulin conseille aux prolétaires citadins de retourner aux champs et aux paysans d'y rester. Les villes, dit-il, sucent votre sang, puis elles vous le renvoient sous forme de pus. « Empêchez, par tous les moyens en votre pouvoir, le départ de vos fils et particulièrement de vos filles pour les grandes villes. Ce sont les villes qui pressurent et affaiblissent les agriculteurs. En réalité, leurs habitants sont nourris par les gens de la campagne. Les richesses qui s'y accumulent ne sont qu'apparentes et trompeuses. »

Nous ne sommes pas au bout des critiques de M. Du Moulin, mais en voilà assez pour tenter les curieux. Passons maintenant au côté pratique.

Pour travailler à la régénération de l'humanité et spécialement à celle des sociétés chrétiennes et de leurs filles dociles, les sociétés libres-penseuses, qui battent les mêmes sentiers, quand elles n'enchérissent pas sur leurs mères, pour mettre un terme aux luttes de races et de classes ; pour tâcher de rétablir la fraternité universelle entre les hommes, M. Du Moulin propose la création d'un nouvel Ordre ! *Les Chevaliers de la Lumière*, sur le modèle de l'ancienne chevalerie, dont les membres travailleraient à l'amélioration morale et à la culture intellectuelle des peuples et s'efforceraient de ramener l'entente de la chrétienté avec les autres religions, de la race blanche avec les autres races. Nous ne pouvons que souhaiter bonne chance et succès au nouvel ordre.

Le volume dont nous venons de donner un aperçu est le premier d'une série dont les suivants seront : 1° L'Islamisme ; 2° L'abomination de la désolation ; 3° Stamboul ou la ville de la foi ; 5° Dar-UI-Islam ou le pays de la foi. La table des matières de ces volumes nous paraît pleine de promesses ; on y trouvera sans doute des renseignements nouveaux, curieux et instructifs sur l'Islamisme, si mal connu en Europe, si décrié par les catholiques, et dont M. Du Moulin paraît connaître à fond les secrets les plus intimes. Espérons donc que *la Chevalerie de la Lumière* va croître et qu'elle ne nous fera pas attendre longtemps ses nouvelles publications.

ROUXEL.

Le Gérant : P. LEYMARIE.